

Collection POLICE

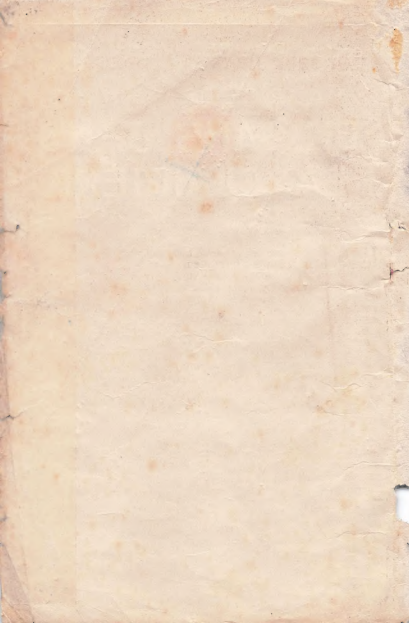
95^c

MAURICE DE MOULINS
**DU SANG DANS
LA CLAIRIÈRE**



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO DIAZ



Du sang dans la clairière

Roman policier inédit

par MAURICE DE MOULINS

CHAPITRE PREMIER

UN MEURTRE DANS LA FORÊT

L'équipe avançait en chantant le long de la sente; tout autour les grands arbres étendaient leurs ramures, à peu de distance le murmure de la rivière Columbia, au courant si rapide, se faisait entendre distinctement. Parfois, en direction des sentiers, de sourds grondements éclataient, succédant au crissement des scies et aux coups répétés des haches...

Ces bruits étaient familiers aux *lumberjacks* (1), ils savaient que ce fracas intempestif était dû à la chute d'un des géants de la forêt coupés par la main de l'homme. Et ils allaient en fredonnant leurs gais refrains, la hache sur l'épaule. Canadiens ou gens de l'Etat de Washington, Suédois ou Irlandais, ils se disposaient à imiter l'exemple de leurs camarades encore au labeur et à reprendre la lutte incessante contre la sylvie.

Le petit groupe, composé d'une dizaine de bûcherons, approchait de la clairière D qu'il se disposait à traverser quand, tout à coup, Larsen, le grand Suédois qui avançait le premier, s'arrêta net et laissa échapper une sourde exclamation...

— Hello! qu'est-ce qui se passe, Larsen? interrogea

(1) *Bûcherons américains,*

aussitôt l'Irlandais O'Brady, le boute-en-train de la bande... Aurais-tu reçu un coup de soleil sur le crâne?...

L'interpellé ne parut pas avoir entendu les paroles ironiques que lui adressait son compagnon. Il s'immobilisait, comme sidéré, et, bientôt, les autres *lumberjacks* purent se rendre compte des raisons de sa surprise. A une quinzaine de pas environ, dans la clairière même, au milieu de l'herbe haute et des ronciers, une forme sombre se dessinait, le corps d'un homme se trouvait étendu, légèrement replié sur lui-même, le visage contre terre.

— En voilà un qui a bien mal choisi son endroit pour faire la sieste, grommela enfin Larsen en coupant court à son immobilité...

— Il ne s'est même pas mis à l'ombre!...

Intrigués, les *lumberjacks* se disposaient à aller rejoindre l'inconnu qui gisait ainsi, en plein soleil, au risque de contracter une fâcheuse insolation, quand, soudain, ils s'immobilisèrent de nouveau : tout près de là, un hurlement terrifiant retentit...

— Diable!... Ça se complique... marmotta O'Brady. On dirait que l'homme n'est pas seul!... Il y a un chien avec lui, et ce chien...

— Hurle à la mort!... acheva un troisième bûcheron.

Les *lumberjacks* étaient braves, certes, ils l'avaient souvent prouvé depuis qu'ils travaillaient sur ce chantier lointain de la Rivière Columbia, situé dans l'extrême Nord de l'Etat de Washington, pourtant ils ne purent se défendre d'un désagréable frisson en entendant les hurlements qui se poursuivaient sans cesse. Et, tout de suite, ils eurent le pressentiment qu'il s'était passé là quelque chose d'anormal...

— Vitel!... Allons voir!... Il ne faut pas rester là plantés comme des imbéciles, suggéra O'Brady.

D'un commun accord, les bûcherons reprirent leur avance; en quelques instants, ils parvinrent auprès de l'homme étendu, et à peine leurs yeux se furent-ils arrêtés sur sa forme immobile, que des exclamations effarées fusèrent... Tout auprès de l'individu, des taches sombres souillaient le sol...

— Du sang!... fit une voix sourde. Le pauvre bougre s'est blessé!...

— Bien mieux! Il a été assassiné... coupa le Suédois. Et il appartient à notre équipe!... Voyez plutôt!...

Larsen se pencha et désigna le bonnet de laine tombé à terre à droite du corps, mais les regards interdits des *lumberjacks* s'écartèrent rapidement de la coiffure pour se fixer sur la tête de l'homme. L'infortuné qui gisait portait à la partie inférieure du crâne une horrible plaie d'où le sang était sorti à flots, autour de la terrible blessure s'agglutinaient des débris de cervelle. Le sang s'était coagulé autour du cou musculeux... Une odeur fade s'appesantissait tout autour...

— Vite!... Qui de vous a sur lui sa gourde de whisky? demanda O'Brady.

— Je crois bien que le pauvre bougre n'absorbera jamais plus de whisky de sa vie, coupa Larsen en secouant tristement la tête. Il a son compte!...

Avant même que ses compagnons eussent pu lui répondre, le Suédois souleva légèrement le corps en l'empoignant sous les aisselles. Alors, tous reconnurent l'homme...

— C'est Gerald Forkner, le contremaître du secteur E!...

Il n'y avait plus de doute possible, tous connaissaient Forkner, un grand gaillard au visage anguleux, encadré d'une barbe grise et bien fournie... Les yeux du mort démesurément ouverts exprimaient une atroce épouvante. Les deux mains demeuraient crispées dans une attitude de défense, absolument comme si le malheureux avait dû soutenir une lutte désespérée avant de succomber, sa chemise de flanelle blanche à rayures rouges se trouvait déchirée en plusieurs endroits. Une ecchymose plaquait une tache bleuâtre sur son front...

— Il est mort!... Il n'y a absolument rien à faire, fit l'Irlandais, qui avait collé son oreille contre la poitrine du contremaître et qui s'efforçait vainement de surprendre les battements de son cœur...

— Le chien!... Venez voir le chien!...

Les *lumberjacks* s'empressaient avec tant de hâte autour du corps de Gerald Forkner, qu'ils ne prêtaient pas d'attention à une autre forme qui s'agitait tout près de là, dans un hallier. Larsen, qui avait repéré l'animal, les entraîna bien vite derrière lui. Ils aperçurent alors un grand chien-loup qui se trainait en gémissant au milieu d'une mare de sang...

— C'est Bing, le chien de Forkner!... fit O'Brady.

— Pauvre Bing!... Il n'a point été épargné lui non

plus, on dirait qu'on s'est acharné aussi contre lui à coups de hache!...

L'animal perdait son sang en abondance, il devait souffrir atrocement, il continuait de hurler avec fureur, les oreilles toutes droites, le poil hérissé. Pourtant, lorsque les *lumberjacks* s'empressèrent autour de lui, il cessa de hurler pour aboyer avec insistance, pendant quelques instants on put croire qu'il allait bondir, mais ses forces le trahirent, il retomba, épuisé, et se coucha sur le flanc droit...

— Je crains fort qu'il rejoigne bientôt son maître!... opina l'Irlandais. Les blessures qu'il porte au flanc paraissent sérieuses!...

— On s'est battu là, et sérieusement! coupa Larsen en désignant le terrain foulé en plusieurs endroits.

O'Brady conseilla d'emporter, le plus tôt possible, le cadavre aux baraquements de l'exploitation, mais le Suédois objecta :

— Je crois que mieux vaudrait laisser là deux d'entre nous et ne point toucher au corps... La police enquêtera certainement au sujet de cette mort tragique, nous allons téléphoner à Ruby... Il importe, pour que la lumière se fasse sur cette dramatique affaire, que tout demeure en état quand interviendront les inspecteurs...

— Et Priscilla?... Nous allons être contraints d'avertir Priscilla?... objecta Larkey, l'un des *lumberjacks*.

Aussitôt, tous les visages s'assombrirent... Priscilla, c'était la fille de Forkner, la seule femme de l'exploitation, celle qu'on avait surnommée la Fée de la Forêt, et qui, par son charme et sa compatissante bonté, avait su se gagner l'affection des deux cents *lumberjacks* du camp de la Rivière Columbia. Les bûcherons, tout d'abord absorbés par leur macabre découverte, s'imaginaient maintenant combien atroce serait le chagrin de la jeune fille quand elle apprendrait la fin tragique de son père...

Pendant quelques instants le groupe discuta en proie à une angoissante hésitation, mais Larsen, qui semblait le plus équilibré et le plus perspicace de toute la bande, rompit de nouveau le silence :

— Nous n'avons pas à hésiter, il faut agir!... déclara-t-il d'une voix brève. Plus nous nous attarderons ici, plus le misérable qui a commis ce crime odieux pourra conserver de chances d'échapper aux rigueurs

de la justice! Il faut absolument que ce forfait soit châtié!...

Un murmure approbateur accueillit ces paroles. O'Brady et l'un de ses camarades s'offrirent pour rester dans la clairière et pour panser de leur mieux les blessures du chien, qui se remettait à gémir de plus belle. Pendant ce temps le Suédois et ses camarades, abandonnant la sente qu'ils empruntaient peu de temps auparavant, se rejetèrent sous le couvert et s'empresèrent en courant vers les baraquements établis à proximité, sur la rive même de la rivière.

O'Brady attendit que le groupe eût disparu derrière les arbres, alors, se tournant vers Larkey, accroupi à sa gauche :

— C'était un chic type que ce Forkner, hasarda-t-il. Il ne possédait parmi nous que des amis! Je me demande quels mobiles ont bien pu inciter son meurtrier à l'abattre!...

— Entre nous, je trouve que Forkner avait parfois des allures un tantinet bizarres et mystérieuses, hasarda Larkey, le second *lumberjack*. Il aimait se retirer souvent à l'écart... Sa fille nous en avait fait d'ailleurs la remarque à de fréquentes reprises!...

— C'était un taciturne, voilà tout... coupa O'Brady. Tout le monde ne peut pas avoir envie de plaisanter ou de raconter des histoires; à chacun son caractère!... Voilà bientôt quatre ans que Forkner exerce les fonctions de contremaître à l'exploitation, quatre ans, c'est un bail dans nos régions, où les équipes sont régulièrement renouvelées chaque année!... Combien se lassent de cette vie monotone et dure de la forêt... Contrairement à tant d'autres, Gerald Forkner paraissait se plaire dans ces régions lointaines. Il était devenu un homme de la forêt par excellence!...

— Qui sait? le pauvre bougre avait peut-être un passé?...

— Le passé des autres ne nous regarde en aucune façon... coupa O'Brady. Mais je connaissais suffisamment Forkner pour être sûr que ce gaillard-là ne s'est jamais abaissé à commettre une infamie... D'ailleurs, je lui ai souvent demandé moi-même quelles étaient les raisons de son amour de la solitude... Il m'a répondu : « Lorsqu'on a perdu une épouse comme la mienne, on peut se livrer fréquemment à la tristesse. »

Et il m'assura maintes fois que sa Priscilla, qui était le portrait vivant de sa mère défunte, demeurerait son unique consolation!...

Larkey n'insista pas. L'explication que lui donnait son interlocuteur lui parut convaincante... Combien d'infortunés, écrasés par le destin, étaient allés se réfugier dans la forêt ou dans de lointaines solitudes à la suite d'un deuil cruel...

— Pourtant, objecta le *lumberjack* au bout de quelques instants, ce qui m'a toujours intrigué, c'est que Forkner se soit résigné à condamner sa Priscilla à partager sa solitude... La forêt n'est pas précisément un endroit rêvé pour une jeune fille, d'autant plus que Priscilla est actuellement à l'âge où l'on se laisse volontiers conter fleurette par des galants!...

— Si Priscilla voulait, objecta O'Brady, les galants ne lui manqueraient pas, même dans notre forêt... J'en connais beaucoup qui n'auraient pas demandé mieux que de devenir les gendres de Gerald Forkner... La semaine dernière encore, Eric Dornier...

— Quand on parle du loup, on en voit la queue!... coupa Larkey. Attention, voilà justement Dornier qui s'engage dans la clairière!...

Les deux hommes s'interrompirent de parler et se retournèrent en même temps sur leur gauche. Ils aperçurent un grand gaillard, d'une trentaine d'années à peine, vêtu d'un costume semblable à ceux qu'ils portaient et coiffé d'une casquette; le nouveau venu approchait lentement, portant une scie en équilibre sur son épaule droite...

Eric Dornier avait aperçu les deux *lumberjacks*, aussi accélérât-il son allure. En peu de temps il les rejoignit et il se disposait à leur adresser la parole quand Larkey, d'un geste éploré, lui désigna le corps sanglant du contremaître étendu à ses pieds...

Le jeune homme s'arrêta, pétrifié, ses yeux clairs se fixèrent longuement sur le cadavre.

— Bonté divine!... Ce n'est pas possible!... C'est Forkner!...

— Forkner a été assassiné, coupa O'Brady. Son meurtrier l'a frappé traîtreusement par derrière avec la hache qui gît à quelques pas de là. Le chien n'a pas été épargné, lui non plus!...

Pendant que le *lumberjack* prononçait ces paroles,

le chien ne cessait de s'agiter. Il semblait que la présence du nouveau venu provoquât chez lui une émotion profonde. Etendant la main, Dornier voulut apaiser l'animal blessé. Bing se laissa faire en gémissant... O'Brady et Larkey, qui considéraient le nouveau venu, remarquèrent alors que sa veste était déchirée en deux endroits; au côté droit de son menton il avait une légère tuméfaction.

— Hello?... interrogea Larkey. On dirait que vous venez de boxer, *old fellow*?...

— Je suis tombé tout à l'heure lorsque j'étais en train d'escalader un sapin à marquer, repartit le jeune homme d'un ton maussade. Mais cela ne présente que peu d'importance!... Pour le moment, on devrait s'occuper de rechercher pourquoi et comment cet infortuné a été aussi sauvagement abattu...

— Entre nous, hasarda Larkey, la disparition de Forkner ne doit pas vous chagriner outre mesure!... Elle ne peut que favoriser vos projets!...

— Que voulez-vous insinuer? fit Dornier en serrant brusquement les poings...

— Je n'insinue rien... coupa le *lumberjack*. Tout le monde sait ici que vous aviez demandé la main de la petite, et que Gerald Forkner vous a mis purement et simplement à la porte de sa cabane!... Comme certains affirment que Priscilla a du penchant pour vous, la mort du contremaître vient à point pour simplifier les choses!...

Un flux de sang empourpra les pommettes du jeune homme, il se fût certainement précipité contre Larkey si O'Brady, devinant ses intentions, n'était intervenu et ne l'eût retenu par le bras...

— Du calme, conseilla l'Irlandais, ce n'est pas le moment de vous disputer!...

Dornier allait répondre, quand des éclats de voix retentirent à proximité de la clairière...

— Attention! On vient!... déclara aussitôt O'Brady.

CHAPITRE II

PRISCILLA FORKNER

Les trois hommes se retournèrent simultanément; dans la direction où s'étaient éloignés les *lumberjacks*, des silhouettes se profilaient entre les arbres. O'Brady s'estima enchanté de cette diversion qui empêchait ses deux voisins d'en venir aux mains. L'Irlandais savait de longue date que Dornier et Larkey ne sympathisaient pas précisément, il déplorait pourtant qu'un incident éclatât entre eux en ces dramatiques circonstances. Il n'ignorait pas que Larkey paraissait, de son côté, assez épris de Priscilla Forkner, et ce sentiment se teintait évidemment d'amertume et de rancœur à l'adresse de cet admirateur plus heureux de la jeune fille...

— Voilà Bert Cork, le shérif de Ruby, annonça enfin le *lumberjack*. Il revient en compagnie de Larsen et des autres!... By Jove! Priscilla est avec eux!

L'apparition de la jeune fille qui avançait à droite du Suédois provoqua chez les trois bûcherons une impression infiniment désagréable, ils se sentirent gênés à la pensée de l'atroce chagrin qui allait s'emparer de la nouvelle venue... En quelques instants, la scène pénible qu'ils appréhendaient se déroula. A peine Priscilla Forkner fut-elle arrivée sur les lieux du drame qu'elle s'élança, puis, s'agenouillant auprès du cadavre, elle se mit à sangloter éperdument :

— Papa!... Pauvre papa!... Je savais bien qu'on me cachait quelque chose, j'avais le sentiment qu'il t'était arrivé malheur!...

Profondément impressionnés, Larsen et ses compagnons se découvrirent et s'immobilisèrent auprès de la jeune fille... Leurs masques contractés exprimaient une compassion profonde; pourtant, le premier, le shérif s'avança puis, se penchant vers Priscilla :

— Nous vous serions obligés de vous écarter un peu, miss Forkner. Certes nous comprenons l'insistance que vous mettez à rester auprès de votre malheureux père, mais il importe que la justice accomplisse à son tour tout son devoir. Le coupable doit être rigoureusement puni!...

— Vous avez raison, shérif, repartit la jeune fille, le visage tout inondé de larmes... Il faudra le venger, punir le misérable...

Les paroles de la malheureuse étaient entrecoupées de sanglots. Bert Cork et Larsen se penchèrent auprès d'elle et l'aiderent à se relever; puis, le shérif désigna un individu de taille moyenne, vêtu de noir, qui attendait à sa gauche et qui, depuis un moment, considérait avec attention le décor ensoleillé de la clairière.

— Comme je vous le disais tout à l'heure, miss Forkner, déclara le shérif, un hasard bienheureux a voulu qu'un des meilleurs limiers de la police américaine se trouvât actuellement en tournée d'inspection dans mon district... Nat Corson, que vous voyez en ce moment auprès de moi, va prendre l'affaire en main, et je ne doute pas un seul instant qu'il parvienne à démasquer et à appréhender le meurtrier de votre père...

Les regards des *lumberjacks* s'arrêtèrent à ces paroles sur l'inconnu et l'observèrent avec une attention qui n'était point exempte de méfiance. Le visage glabre, Nat Corson demeurait toujours aussi flegmatique, ne paraissant point gêné par la curiosité qu'il provoquait ainsi chez les bûcherons. Les pouces aux entournures de son gilet, il examinait attentivement le cadavre, puis le chien blessé. L'animal se remit à gronder sourdement, effarouché sans doute par la présence d'une aussi nombreuse assistance... Il voulut se lever, mais la souffrance et l'épuisement le couchèrent de nouveau sur le sol.

— Nat Corson a arrêté naguère de nombreux gangsters, expliqua le shérif. Il est arrivé ce matin même en tournée d'inspection... J'étais enchanté de faire sa connaissance... Quand on m'a téléphoné de l'exploitation, il m'a offert obligeamment de m'accompagner...

Corson, qui semblait infiniment plus réservé que le représentant de l'autorité, interrompit Cork d'un geste :

— *Excuse me!*... Personne n'a touché le corps?...

— Je l'ai soulevé tout à l'heure, déclara alors le Suédois. Il fallait bien que je sache exactement qui était tombé là!...

— Naturellement! Mais vous ne l'avez pas déplacé ensuite?...

Larsen s'empressa de fournir à l'inspecteur les expli-

cations nécessaires. Corson écoutait sans mot dire, se bornant seulement à pousser de temps à autre un grognement approbateur... Priscilla s'efforçait de dominer son chagrin et s'était assise un peu à l'écart, sur un tronc d'arbre récemment abattu aux limites de la clairière...

Tandis que l'on procédait aux premières constatations, Dick Renier, l'ingénieur en chef du chantier de la Rivière Columbia, Bob Snicky, le contremaître, qui avaient suivi Larsen et ses compagnons, s'efforçaient de leur mieux de prêter au policier le concours désirable. Corson examinait minutieusement les alentours, reconstituant de son mieux le drame qui avait coûté la vie à l'infortuné Gerald Forkner...

— Vous connaissez cette hache? interrogea-t-il en prenant l'arme dont s'était servi l'assassin et dont le tranchant se trouvait rougi de sang.

— C'est la hache dont Forkner se servait lui-même quand il était au chantier, affirma le Suédois.

— L'assassin est donc parvenu à s'emparer de la hache de Gerald Forkner avant de frapper sa victime, fit le détective. Peut-être parviendrons-nous à repérer des empreintes sur la lame de l'outil... Paix, l'animal!... On dirait véritablement qu'il veut me dévorer!...

Tout en prononçant ces dernières paroles, Corson désignait le chien-loup qui, toujours couché sur le côté, hurlait avec fureur... Si son état n'eût pas été aussi grave, il se fût certainement précipité contre le policier.

— Pauvre bête!... Ses blessures l'ont rendu furieux! murmura l'inspecteur apitoyé. Il a voulu défendre son maître, l'assassin l'a alors abattu!...

— Dommage que Bing ne puisse parler, hasarda à son tour O'Brady, qui avait observé un scrupuleux silence depuis le début de la discussion. Il nous eût certainement apporté des précisions intéressantes!... Il connaît l'assassin, lui!...

Corson secoua lentement la tête :

— A quoi bon laisser souffrir cet animal? Mieux vaudrait lui faire une piqûre! Il n'y a certainement pas d'espoir de le sauver!

— Pardon!... Je ne veux pas qu'on touche à Bing!...

Priscilla s'arrachait à la désolation au milieu de laquelle elle se débattait, et s'empressait de nouveau

vers le groupe, mais, tandis que Corson et ses voisins s'immobilisaient, indécis, Eric Dornier intervint à son tour :

— Rassurez-vous, miss Forkner, je me charge de guérir Bing... Je connais certains remèdes qui me permettront vraisemblablement de l'arracher à la mort...

— Si vous faites cela, vous êtes un véritable sorcier! coupa Corson. Croyez-moi, il me paraît inhumain de faire souffrir plus longtemps cette bête!... Une piqûre ou un coup de fusil...

— Pas du tout!... Puisque M. Dornier veut se charger de Bing, je suis bien sûre qu'il le tirera d'affaire!...

L'inspecteur surprit, dans ces paroles que venait de prononcer Priscilla, un sentiment d'indéniable sympathie à l'égard du *lumberjack*, ses sourcils se froncèrent légèrement, toutefois il reconquit bien vite son sang-froid, puis, se tournant vers Dornier :

— A votre aise!... Occupez-vous du chien si bon vous semble! Mais si vous parvenez à tirer de là l'animal, je crois que vous feriez mieux de vous installer vétérinaire ou rebouteux!... Vous gagneriez certainement mieux votre vie qu'à scier du bois ou à abattre des arbres!...

— Je n'ai de conseils à recevoir de personne, répondit froidement Dornier, que les réflexions de l'inspecteur semblaient avoir singulièrement agacé...

— Je vous en prie, Eric, soyez calme!... intervint Priscilla.

La voix dure de Corson vint interrompre la jeune fille :

— Vous sentez-vous assez forte pour répondre aux questions que je vais vous poser, miss Forkner?...

Priscilla acquiesça d'un signe de tête :

— Si je puis vous fournir des renseignements susceptibles de faire éclater la vérité, je me sens prête à répondre à toutes vos questions...

La jeune fille faisait à cet instant un étonnant effort sur elle-même pour conserver toute l'énergie nécessaire. Elle avait encore des sanglots dans la voix, mais ses yeux limpides se fixaient sur le policier. Pendant ce temps, l'ingénieur, le shérif et leurs compagnons s'immobilisaient, silencieux et attentifs.

— Sans doute avez-vous des soupçons, miss Forkner... hasarda Corson.

— Des soupçons?... répartit Priscilla. Comment en aurais-je. Tous ceux qui m'entourent à l'heure actuelle pourront dire que Gerald Forkner n'avait aucun ennemi sur le chantier, il était aimé et apprécié de tous les *lumberjacks*!...

Un murmure approbateur accueillit ces déclarations de la jeune fille. Alors, Corson insista :

— Voyons, vous vous imaginez bien qu'on ne tue pas un homme sans motif. Gerald Forkner n'a pas été assassiné par un voleur... Ses poches étaient intactes... Je viens de le constater. Il avait encore sur lui son portefeuille... L'homme qui l'a abattu après avoir engagé avec lui une courte lutte devait avoir d'impérieuses raisons pour s'attaquer aussi sauvagement à lui?...

Et comme Priscilla esquissait un geste évasif, le policier insista :

— Il arrive parfois que des discussions se produisent sur les chantiers à la suite du renvoi d'un *lumberjack*... Votre père a pu tomber victime d'une vengeance?... Un bûcheron congédié...

— Impossible! coupa Dick Renter, l'ingénieur en chef. Nous n'avons pas eu à déplorer d'incidents de ce genre. Nous n'engageons plus, notre équipe se trouve au complet et les hommes dont nous disposons sont depuis des mois sur les chantiers. Vous m'excuserez de me substituer provisoirement à miss Forkner, inspecteur, mais je me crois mieux à même qu'elle de vous assurer que son père n'a pu tomber victime d'une vengeance, du moins en ce qui concerne les *lumberjacks*...

— Dans ces conditions, si le vol ou la vengeance doivent être écartés dès le commencement de l'enquête, objecta le policier, je ne vois pas à quels mobiles a pu obéir le meurtrier!...

Se retournant de nouveau vers la jeune fille et la considérant avec insistance, Dick Renter demanda :

— Je vous en prie, miss Forkner, rassemblez bien vos souvenirs!... Vous ne vous rappelez rien qui puisse expliquer l'horrible crime dont votre malheureux père vient de tomber victime, n'avez-vous rien remarqué dans ses paroles ou dans son attitude qui puisse nous permettre de découvrir une piste plus sérieuse?...

Priscilla s'immobilisa pendant quelques instants, cherchant à se rappeler, puis, doucement, elle déclara :

— A vrai dire, je me suis souvent aperçue que papa semblait bizarre... Il s'en revenait de ses inspections à travers la forêt en proie à d'obsédantes préoccupations... Mais je ne puis vous parler de tout cela devant tout le monde, inspecteur... Je ne me sens pas assez forte pour...

Corson comprit que la présence de tout le groupe embarrassait considérablement son interlocutrice, et comme elle s'était arrêtée, à bout de souffle :

— Je comprends; votre demande me paraît tout à fait légitime... Vous allez me suivre jusqu'aux baraquements... M. Renter mettra son bureau à notre disposition, et vous pourrez vous confier à moi en toute sûreté!... Il importe surtout que vous m'apportiez des précisions!... Sait-on jamais? Un détail, d'apparence futile, peut parfois faire éclater la vérité...

Le trouble qui venait de s'emparer presque subitement de Priscilla provoquait un étonnement profond chez tous les assistants, et surtout chez Eric Dornier... Une légère rougeur colorait les pommettes du jeune homme. Son poing se serra nerveusement, mais ses voisins se sentaient si fortement intrigués par l'attitude de la fille de la victime qu'ils ne prêtèrent pas la moindre attention à l'allure insolite de leur camarade...

Déjà Corson esquissait quelques pas et faisait signe à Priscilla de le suivre sur la sente...

— Mais... hasarda le shérif interloqué, nous ne pouvons abandonner là le corps...

— Emportez-le sur une civière, repartit l'inspecteur. Il ne servirait à rien de le laisser ici plus longtemps!...

— Quant à moi, je me charge du chien! fit simplement Eric Dornier.

— Libre à vous d'exercer sur lui vos talents de guérisseur, coupa Corson, ironique. *Good bye!* Et permettez-moi de rester un peu sceptique au sujet du résultat de vos tentatives... Voyez, la pauvre bête n'a pas l'air de beaucoup apprécier votre société!...

Le chien-loup, qui s'était tu depuis un moment, se reprit à gronder en voyant Eric se rapprocher de lui, toutefois la faiblesse provoquée par la perte de son sang s'affirmait si grande que le jeune homme réussit sans incident à le soulever et à l'emporter pendant que le groupe reprenait en silence le chemin des baraquements...

CHAPITRE III

LA DÉCLARATION DE LARKEY

— Eh bien! vous pouvez parler sans crainte, miss Forkner. J'ai surpris chez vous, tout à l'heure, un certain sentiment de gêne et j'ai compris que vous hésitez à parler en présence des *lumberjacks*... Mais maintenant, nous voilà seuls en tête-à-tête, dans le bureau que l'ingénieur-chef a mis si obligeamment à votre disposition... Considérez-moi comme un ami bien sincère, n'hésitez pas à me dire la vérité!... Elle seule peut nous faire découvrir le coupable!...

Corson parlait, assis en face de Priscilla. Sa voix se faisait moins brève tandis qu'il s'exprimait ainsi, mais la jeune fille hésitait encore avant de se confier à cet homme qu'elle rencontrait pour la première fois, ses grands yeux limpides l'observaient avec une insistance inquiète... Mais l'inspecteur persévéra avec tant de force qu'elle se décida à parler :

— Depuis bien des années, murmura-t-elle après avoir poussé un profond soupir, je sentais qu'une menace pesait sur mon père. Bien souvent, j'ai surpris sur son visage une expression de peur, je dirai même d'épouvante. Je l'interrogeais parfois, mais il écartait la question. Pourtant je m'imaginais bien quelle pouvait être la cause de ses alarmes!...

— Vous aviez des soupçons?...

— Avant de nous établir dans l'Etat de Washington, poursuivit Priscilla, nous habitions Chicago, mon père et moi... L'existence que nous menions était plus aisée, certes, que la vie rude et farouche qui nous est dévolue depuis que nous nous sommes réfugiés au cœur de cette forêt... Je suivais des cours à l'Université, l'avenir s'offrait à moi sous les plus attrayants auspices, quand, tout à coup, un beau soir d'été, il nous fallut abandonner tout cela... En quelques heures père rassembla ce que nous avions de plus cher, prit le train avec moi, et nous quittâmes Chicago pour ne plus revenir... Il y a de cela exactement quatre ans, le 7 juillet 1933.

— Quel motif grave pouvait...

— Une minute, monsieur Corson... Si vous êtes au courant de certaines affaires criminelles qui se sont déroulées à cette époque, peut-être vous souviendrez-vous que la date du 7 juillet 1933 a compté dans les annales judiciaires?...

Corson eut un geste vague :

— Je me suis occupé de tant d'affaires depuis 1933!...

— Pourtant, c'est le 7 juillet 1933, à cinq heures du matin, que fut arrêté Teddy Pancorbo, le célèbre gangster qui, pendant près de trois ans, plongea dans la terreur la ville de Chicago!... Je suppose que vous avez entendu parler de Pancorbo?...

— *By Jove!*... Pancorbo était aussi célèbre qu'Al Capone à une certaine époque!... Cependant je ne vois pas pourquoi vous me citez ce gangster! Arrêté, comme vous le rappelez si bien, le 7 juillet 1933, il expia ses crimes sur le fauteuil électrique le 22 juillet suivant... La justice est expéditive aux Etats-Unis, et surtout dans la cité du Lac Michigan, où il convient de faire des exemples!

— Vous me suivez bien, inspecteur Corson : 7 juillet au matin, arrestation du gangster, continua Priscilla, sans paraître avoir entendu les paroles de son voisin; 7 juillet au soir, fuite précipitée de mon père... Dans le train, papa s'absorba avidement dans la lecture des journaux, et je crus m'apercevoir qu'il prêtait une attention qui me parut insolite à tous les articles plus ou moins sensationnels qui relataient la capture du célèbre bandit. Pancorbo avait été appréhendé grâce aux indications d'un homme de son *gang* à qui la justice avait promis l'impunité complète... Toutefois les reporters assuraient que certains membres du *gang* avaient réussi à passer à travers les mailles du filet qu'avait dressé la police!... De là à penser que les fugitifs s'efforceraient de délivrer ou de venger leur chef, il n'y avait évidemment qu'un pas assez facile à franchir!...

Cette fois, le récit de la jeune fille sembla intéresser prodigieusement Corson. Des éclairs s'allumèrent à plusieurs reprises dans ses prunelles :

— Pardon, objectait-il pourtant, si je veux comprendre vos paroles, vous paraissez admettre qu'il y ait corrélation entre l'arrestation de Pancorbo et le départ précipité de votre père? Est-ce que, par hasard,

l'homme qui dénonça le gangster et Gerald Forkner ne feraient qu'un seul personnage?...

— Je n'ai jamais pu à ce sujet recueillir la moindre certitude, culpa la jeune fille, mais je m'arrêtais bien souvent à cette hypothèse, surtout lorsque je me rappelais certains faits, certaines attitudes de mon père. Nous étions, en effet, d'une famille d'origines modestes. Quand je naquis, papa exerçait la profession d'expert-comptable à la « Federal-Bank » de Chicago... Jusqu'à la mort de maman, nous vécûmes une existence assez humble, puis, brusquement, quatre mois après le décès de ma mère, papa, que ce deuil effroyable avait littéralement anéanti, car il adorait ma mère, décida de déménager... Nous quittâmes notre petit appartement pour nous installer à Washington Street dans un hôtel splendide, avec trois domestiques. J'abandonnai l'institution où j'étais élève pour entrer dans un des cours les plus chics de Chicago... Toilettes, argent, soirées, rien ne me fut plus refusé...

— Ce changement ne vous avait-il point encouragée à demander des explications à votre père?...

— Si fait! je n'y manquai point... Pourtant, chaque fois, à mes questions, papa se borna à répondre qu'il venait de réussir de très heureuses spéculations en Bourse et que, de ce fait, nous étions devenus millionnaires! Le fait est possible à Chicago, surtout quand les *businessmen* sont courageux comme l'était papa. Je ne me sentais pas convaincue malgré tout, je remarquai certains faits qui éveillèrent mes soupçons. Mon père s'absentait fréquemment, à plusieurs reprises il invita à déjeuner des personnes dont les allures et les propos me parurent infiniment louches. Tous ces gens complotaient souvent à voix basse, et j'avais l'impression de les gêner considérablement... L'un d'eux, un nommé Carter, prenait souvent mon père à part et discutait mystérieusement avec lui...

— J'entends, mais ces gens-là devaient discuter *business*, et comme ce n'était pas précisément là l'affaire des petites filles, on vous tenait à l'écart! Je ne vois rien là que de très normal!

— Peut-être ne penserez-vous pas toujours ainsi, surtout quand vous saurez que ce Carter et le gangster Pancorbo ne faisaient qu'une seule et même personne!...

Cette déclaration parut provoquer chez Corson une

sensation extraordinaire, pourtant il se reprit bien vite :
— *By Jove!*... Vous êtes bien sûre de ce que vous avancez?...

— Si je suis certaine?... Tenez, quand je lus les journaux dans le train qui nous emmenait loin vers l'Ouest, je reconnus tout de suite les portraits de Pancorbo, que l'on publiait en première page, j'en voulus faire la remarque à mon père qui me répondit sur un ton très dur qui me surprit chez un homme aussi bon : « Si tu veux me faire plaisir, Priscilla, ne me parle plus jamais de Pancorbo ou de Carter, c'est bien compris! Et si jamais quelqu'un te posait des questions, il est bien entendu que nous n'avons jamais connu ni fréquenté ces deux hommes! » J'acquiesçai. Et, dès lors, nous poursuivîmes notre existence errante; nous descendîmes du train à Seattle, mais, dans cette grande ville, père ne paraissait toujours pas tranquille... Il semblait qu'il craignît des représailles, nous passions dans les rues comme des voleurs... Pourtant je remarquai que ce n'étaient pas les constables de la police que mon compagnon observait avec le plus d'anxiété, c'étaient les passants que nous croisions au hasard... Cette déconcertante attitude ne cessa que quelques jours plus tard, quand mon père eut conclu un engagement avec la Société forestière de la Rivière Columbia!...

— Et, depuis, vous viviez ici même!...

— Notre existence était paisible! Papa s'était fait aimer de tous les *lumberjacks*... Ses supérieurs appréciaient son intelligence et sa puissance de travail... Moi-même, j'en étais arrivée à oublier complètement les inquiétants souvenirs des circonstances qui avaient accompagné notre subit changement de fortune et notre départ de Chicago... Parfois je surprenais papa absorbé dans de profondes réflexions, et je me disais qu'il demeurerait encore hanté par son énigmatique angoisse... Voilà pourquoi, après l'horrible drame qui m'a rendue orpheline, j'ai tenu à vous confier ces quelques remarques, à vous révéler mes plus secrètes pensées... Car je me suis dit que tout cela présentait peut-être quelques rapports avec la fin tragique de mon malheureux papa!...

— Vous avez bien fait de tout me raconter, miss Forkner, murmura l'inspecteur. Il y a évidemment dans le récit que vous venez de me faire quelque chose

d'infiniment troublant... Mais je vous serais reconnaissant de bien préciser votre pensée... Vous soupçonniez votre père d'appartenir, naguère, au *gang* de Pancorbo. D'après vous, ce serait lui qui aurait permis à la police de s'emparer du malfaiteur... Ensuite, redoutant des représailles de la part des quelques membres du *gang* qui ont réussi à échapper à la police, il s'est réfugié au cœur de cette forêt...

— C'est à peu près ce que je pensais, en effet!... J'ai cru que le drame récent présentait quelques rapports avec les faits que je viens de vous relater... Au moment où vous abordez votre enquête et où vous vous livrez aux plus différentes suppositions, il m'a semblé bon de vous dire ce qui est peut-être la vérité... Nul n'avait intérêt ici à voler ou à assassiner mon père par vengeance... Tandis que les survivants du *gang* ont fort bien pu découvrir la retraite...

— *All right!*... Inutile de poursuivre plus longtemps un tête-à-tête qui ne peut que s'affirmer pénible et douloureux pour vous, miss Forkner, coupa Corson. Je vous remercie infiniment de ces détails qui pourront me devenir précieux dans la suite... Vous ne voyez aucune autre communication à me faire?

— Non! Je ne vois plus rien!...

— Dans ces conditions, excusez-moi de vous avoir importunée pendant si longtemps!... Vous pouvez disposer, miss Forkner... Et naturellement, suivant les circonstances qu'entraîneront les événements et les besoins de mon enquête, il est indispensable que vous demeuriez constamment à notre disposition!...

— C'est tout naturel, vous pouvez compter absolument sur moi!...

La jeune fille sortit du bureau. A peine venait-elle de disparaître que Dick Renter, les contremaitres et les *lumberjacks* comparurent à leur tour devant l'inspecteur... Toutes les indications qu'ils apportèrent concordèrent; ils estimaient tous profondément Gerald Forkner mais ils repoussaient toute idée de vol ou de vengeance. Au cours de ses interrogations, l'inspecteur peut se rendre compte que nul ne soupçonnait le passé ténébreux du père de Priscilla... Personne ne s'était aperçu des préoccupations qui accaparaient parfois le malheureux, préoccupations auxquelles la jeune fille avait fait récemment allusion...

L'audition du vingt-deuxième *lumberjack* devait pourtant apporter du nouveau. Le témoin n'était autre que Larkey, le *lumberjack* qui était demeuré auprès du corps de la victime avec O'Brady, peu de temps après la découverte du cadavre dans la clairière. Le bûcheron approcha, tournant et retournant entre ses mains calleuses son bonnet en peau de castor... La froideur et l'impassibilité de Corson semblaient profondément l'intimider, toutefois, quand l'inspecteur lui eut adressé les mêmes questions d'usage, Larkey hasarda :

— Certes, je n'ai rien d'un fin limier, inspecteur, toutefois, permettez-moi de vous faire remarquer que Gerald Forkner peut avoir été assassiné pour d'autres motifs que le vol et la vengeance!...

— Que voulez-vous insinuer? fit le policier en redressant brusquement la tête...

— Tout simplement qu'on peut tuer sous l'influence d'un sentiment très fort... L'amour ou la jalousie, par exemple!...

— *By Jove!*... Voudriez-vous dire par là que Forkner était amoureux?...

— Pas lui, le pauvre homme!... D'ailleurs, il eût été bien en peine! Il n'y a en effet qu'une seule femme au chantier, sa fille, qui s'occupe, comme vous le savez, des soins de la cantine!...

— Venez au fait, coupa Corson, visiblement impatienté...

— Eh bien! vous avez interrogé Priscilla Forkner, tout à l'heure, et vous conviendrez qu'elle est jolie, très jolie!... Je trouve qu'elle ressemble à Sylvia Sydney, vous savez bien, la star de cinéma...

— Trêve de paroles inutiles... Où voulez-vous en venir?...

— A ceci, que par amour de la fille, un gaillard peut fort bien avoir eu l'idée de supprimer le papa!...

Larkey accompagna ces paroles d'un clignement d'œil malicieux. Alors Corson, de plus en plus intrigué, étendit la main et désigna un siège :

— Vous savez quelque chose, vous! déclara-t-il... Asseyez-vous et parlez!... Soyez certain que vous n'aurez pas à vous repentir de votre franchise si vous orientez la police sur une bonne piste!...

CHAPITRE IV

LA CABANE SUR LA RIVIÈRE

Larkey hésita encore pendant quelques instants avant de parler, puis il déclara sur un ton toujours aussi confidentiel :

— Vous rappelez-vous le gaillard qui a voulu à tout prix se charger de guérir le chien, avant que nous ne quittions la clairière?...

— Parfaitement!... L'attitude de cet homme présentait assez d'originalité pour que je me souvienne de lui!...

— L'avez-vous interrogé tout à l'heure?...

— Pas encore!...

— Vous seriez bien embarrassé de le faire! Eric Dornier a profité de ce qu'il se proposait soi-disant de guérir Bing pour ne point rejoindre les baraquements et éviter ainsi un interrogatoire gênant!...

— Une minute!... Je saurai bien retrouver votre Dornier et le questionner en temps utile!... Auparavant, veuillez m'expliquer vos paroles de tout à l'heure. Vous semblez soupçonner Dornier, quelles sont vos raisons?...

— La petite ne vous a rien dit, il y a un moment?...

— Parlez d'abord, nous verrons ensuite!...

Corson esquissait un geste si catégorique que Larkey n'insista plus :

— Vous devez avoir constaté que la petite... c'est-à-dire Priscilla Forkner, est belle à damner un saint. Elle a de nombreux soupirants...

— Mon Dieu, c'est là chose assez naturelle! Pour ma part, j'ai trouvé miss Forkner infiniment gracieuse et sympathique!...

— Quand je vous le disais!... Eh bien! parmi tant d'autres, Eric Dornier est l'un de ses prétendants les plus assidus.

— Répond-elle à ses avances et paraît-elle accepter de bonne grâce...

— Mon Dieu, je ne saurais trop vous dire...

Larkey esquissa un geste vague, et tout de suite l'inspecteur réfléchit que la jeune fille ne lui avait pas fait tout à l'heure la moindre allusion à Eric Dornier... Avait-elle donc intérêt à lui dissimuler la vérité?...

— Qu'avez-vous contre Eric Dornier? hasarda de nouveau Corson... Pourquoi le soupçonnez-vous d'avoir joué un rôle insolite dans l'assassinat de Gerald Forkner?

— C'est-à-dire que je le soupçonne sans le soupçonner, bafouilla Larkey...

— Soyons clairs, pour que vous ayez insisté tout à l'heure...

— Je savais que Gerald Forkner et Dornier n'étaient pas d'accord. Dornier avait demandé à la victime de lui accorder la main de sa fille. Il avait été évincé, et, de ce fait, il devait en avoir conçu une haine féroce à l'égard du père de la petite...

— Vous dites « devait » et non point « avait »... objecta l'inspecteur. Il y a une nuance!

— Evidemment, je suis obligé de mettre des formes; toutefois, pas besoin d'être sorcier pour comprendre que Gerald Forkner se refusant obstinément à agréer comme gendre Dornier, ce dernier avait tout intérêt à ce que disparût le seul obstacle qui lui permit de réaliser son beau rêve...

— Soitme toute, vous accusez simplement Eric Dornier d'avoir assassiné Forkner par amour pour sa fille!...

— C'est à peu près cela... Je vous l'ai déjà dit!...

Corson fit la moue :

— En agissant ainsi, Dornier eût fait preuve d'une assez déplorable psychologie... Admettons, en effet, que Priscilla Forkner éprouve un certain sentiment pour lui... Le seul fait que Dornier ait assassiné son père ne creusera-t-il pas entre lui et celle qu'il aime un infranchissable fossé?...

— Sans doute, mais je connais Dornier de longue date... il est de naturel vindicatif... Il a fort bien pu...

Et comme Corson paraissait assez incrédule, le *lumberjack* marmotta :

— Après tout, ce que je vous en dis, c'est pour vous aider à faire la lumière sur ce crime... J'avais des soupçons, j'ai cru bon de vous les communiquer... Je regrette si je vous ai fâché!...

— *By Jove!*... Quelle mouche vous pique, *old boy*?... Je ne suis pas fâché, je m'étonne simplement que personne parmi tous ceux de l'équipe que j'ai déjà fait comparaître ne m'ait fait allusion aux raisons qui sépa-

raient Gerald Forkner de Dornier, non plus qu'à l'incident relatif à la demande en mariage!...

— Que voulez-vous, ils sont tous « coiffés » de ce Dornier! coupa Larkey, maussade... Ils lui trouvent toutes les qualités!...

— Allons, avouez que vous avez contre lui de sérieux griefs, coupa l'inspecteur, et que c'est cela seul qui vous a fait parler!...

Le *lumberjack* voulut protester, mais les regards d'acier du policier se braquaient sur lui avec une telle fixité qu'il balbutia, se troubla...

— *Hello!* insista alors Corson, avouez que vous avez, de votre côté, un certain penchant pour la belle Priscilla, et que vous aspirez, sans doute, à l'honneur de devenir son époux!...

Le visage de Larkey se congestionna, son attitude se faisait si confuse que Corson ne put réprimer un éclat de rire...

— Eh bien! oui, convint le *lumberjack*... J'avais du penchant pour la petite... Mais avec ma face de vieux singe, que pouvais-je espérer?...

— Je comprends!... Et vous ne pouvez décemment penser que votre dénonciation encouragera la jeune fille à vous agréer, car, si j'en crois vos paroles, elle préférerait Dormer?...

— Eh oui! elle préférerait Dornier, puisqu'il faut tout vous dire!...

— *All right!*... Eh bien! vous venez de me donner une furieuse envie de bavarder avec Dornier!... Vous disiez qu'il n'était pas aux baraquements, où loge-t-il donc?...

— Il habite une cabane au bord de la Columbia, mais vous n'allez pas m'emmener avec vous vers lui, juste ciel!... Il se douterait, et je passerais bientôt un fichu quart d'heure!... Il est peut-être capable de me faire subir le malencontreux destin de Gerald Forkner...

— Rassurez-vous! Je suis là pour vous défendre... Et puis, je ne vous demanderai pas de m'accompagner jusqu'au bout... Vous n'avez qu'à me montrer la cabane où il habite... Après, je vous accorderai votre liberté et me débrouillerai tout seul!...

— Cependant, si Dornier vous attaquait?...

— J'ai là dans ma poche de sérieux arguments à lui opposer!...

Corson étreignit dans sa poche un Colt et le sortit

à demi pour le montrer à son interlocuteur, puis, se levant brusquement, il fit signe à Larkey de l'accompagner... Ils sortirent donc du bureau, s'aventurèrent dans la cour... L'ingénieur-chef et des *lumberjacks* étaient là, certains voulurent interroger, mais Corson se contenta de leur recommander :

— Veuillez m'attendre ici... Je vais procéder à une petite enquête un peu plus loin...

Cinq minutes plus tard, il cheminait de conserve avec Larkey le long d'une des nombreuses sentes qui limitaient les différents secteurs de l'exploitation forestière... Le *lumberjack* avançait le premier, d'un pas hésitant; parfois, il s'arrêtait en prêtant attentivement l'oreille, mais il se remettait bien vite de son émoi, il s'agissait là d'un geai qui venait de crier ou d'un écureuil qui grimpait précipitamment jusqu'au faite d'un grand pin.

Corson ne parlait pas; les deux mains dans ses poches, il marchait délibérément, un furtif sourire effleurait ses lèvres minces quand il voyait hésiter son compagnon dont il devinait les appréhensions.

Enfin, les deux hommes atteignirent la rive de la Columbia. Le lit de la rivière était assez large à cet endroit; sur les deux berges, on apercevait des traces nombreuses d'exploitation. Parfois, des troncs énormes passaient, emportés au gré du courant. C'est que le cours d'eau se faisait d'ordinaire l'auxiliaire précieux des *lumberjacks*. Chaque printemps, lorsque s'opérait la débâcle des glaces, les bois qui encombraient par milliers la surface gelée étaient emportés en aval, vers les scieries qui devaient les débiter. Les bûcherons avaient tracé de larges brèches à travers les futaies. Mais Larkey ne prêtait qu'une assez médiocre attention à ce décor sylvestre qui lui était depuis si longtemps familier...

La sente devenait plus étroite, Corson et son compagnon durent se mettre l'un derrière l'autre pour la suivre; dix minutes durant, ils longèrent les eaux écumantes de la Columbia. De gros rochers émergeaient çà et là, sans cesse entourés par le tourbillon des eaux. Le murmure des flots couvrait la chanson du vent qui passait sous les frondaisons.

Corson aperçut bientôt une cabane construite avec de solides madriers comme les *loghouses* des anciens pion-

niers... De la cheminée, une colonne mince de fumée s'élevait vers le ciel...

— C'est là le refuge d'Eric Dornier, déclara Larkey qui s'était brusquement retourné tout en marchant... Attention!...

Le conseil était superflu. L'inspecteur se sentait décidé à jouer serré, quant au *lumberjack*, il ne paraissait pas des plus tranquilles, Dornier ne lui inspirait aucune confiance. Pourtant, il se décida à rester, s'effaça pour laisser Corson s'avancer jusqu'au seuil de la porte et frapper à deux reprises contre le solide panneau de chêne...

— *Come in!*... répondit aussitôt une voix claire...

La main de l'inspecteur fit tourner la poignée, l'huis s'écarta; d'un pas décidé, Corson s'aventura à l'intérieur, étreignant dans sa poche la crosse de son Colt, immédiatement suivi par Larkey.

— Ah!... C'est vous!... Je pensais bien que vous viendriez...

Le policier aperçut Dornier; le jeune homme, qui était en train de peler des pommes de terre pour préparer son dîner, referma son couteau à la large lame, le déposa sur la table voisine, puis, lentement se leva et s'en fut à la rencontre de ses visiteurs...

— C'est encore toi, face de fouine!...

Ces derniers mots s'adressaient à Larkey. Dornier ne paraissait nourrir à l'égard du *lumberjack* qu'une assez médiocre sympathie. Il eut une moue méprisante à son adresse, puis, se campant résolument devant Corson, les mains dans les poches, il le regarda bien en face :

— Alors, on poursuit sa petite enquête, inspecteur? Je suppose que vous tenez déjà l'assassin de ce pauvre Forkner?...

— Pas encore! riposta Corson, mais je crois que je ne tarderai pas à obtenir un résultat...

— Grand bien vous fasse!...

Pendant quelques instants, les deux hommes demeurèrent face à face. Corson s'attendait à chaque instant à ce que son interlocuteur sortit de sa poche un revolver, mais sans doute Dernier devina-t-il sa pensée, car il sortit ses mains et les étala, les paumes largement ouvertes, sous les yeux du policier :

— Rassurez-vous, inspecteur... Je n'ai pas l'habitude de recevoir mes visiteurs avec des pruneaux!... D'ail-

leurs, si je voulais procéder à une expulsion, mes deux mains me suffiraient... Mais trêve de bonnes paroles, je suis pressé... Que venez-vous me demander avec ce rascal ? Si j'ai tué Gerald Forkner ? Tout de suite je vous dis « non » !... Si vous désirez appréhender le coupable, vous ferez bien de vous engager sur une autre piste au lieu de le chercher ici !...

Eric Dornier avait prononcé ces mots avec assurance ; ce fut sans succès que son interlocuteur s'efforça de deviner chez lui la moindre défaillance. Larkey, lui, se tenait prudemment près de la porte qu'il se proposait d'emprunter s'il se produisait la moindre complication...

— Venons au fait, coupa la voix brève de Corson. Je tenais à vous interroger comme vos camarades. Je regrette que vous ne soyez point resté aux baraquements. Cela nous eût évité une perte de temps précieuse...

— Je regrette moi aussi, riposta du tac au tac le jeune homme, mais vous savez que je suis revenu à ma cabane avec ce pauvre Bing !...

— *All right !*... Eh bien ! cette guérison miraculeuse ?...

Eric hocha tristement la tête :

— Je m'étais beaucoup trop avancé, inspecteur !... À peine venais-je de rejoindre ma cabane que le pauvre chien a succombé !

Un sourire moqueur passa sur les lèvres du policier qui venait de s'appuyer contre la table, les deux mains en arrière.

— Pour une fois, votre science a été prise en défaut !...

Puis, comme Eric demeurait imperturbable, Corson insista :

— Qu'avez-vous fait du cadavre du chien ?...

— Je l'ai enterré tout à l'heure !... Si vous voulez voir, il repose à l'ombre d'un vieux hêtre...

Le jeune homme faisait mine d'entraîner son interlocuteur, mais ce dernier ne bougea pas.

— Inutile !... J'eusse préféré que vous n'ensevelissiez pas encore la pauvre bête, mais maintenant il ne servirait à rien de l'exhumer. Parlons plutôt de vos relations avec Gerald Forkner ...

Les regards investigateurs de Corson s'attachaient à cet instant sur le jeune homme, mais Eric soutint encore fièrement cette inspection :

— Nous y voilà!... Eh bien! inspecteur, mes relations avec Forkner ont toujours été correctes!...

— Sans doute ont-elle été plus... intimes avec sa fille!

Eric tressaillit, un léger tressaillement agita son masque, il fit un immense effort sur lui-même pour ne point sauter à la gorge du policier qui venait de lui parler sur un ton sarcastique :

— Je n'ai pas de conseil à vous demander, Corson, et puis, croyez-moi, il est certaines limites qu'il vous est interdit de dépasser...

— Toutefois, il convient que je m'informe. Et peut-être manifesterez-vous moins de morgue si je vous demande ce qui s'est produit la dernière fois que vous vous êtes trouvé en présence de Gerald Forkner?...

— Il s'est produit une explication qui ne présente pas le moindre rapport avec l'affaire qui vous préoccupe!...

— Hum!... Vous allez un peu vite! Avouez que vous eussiez été bien débarrassé si le père de celle que vous aimiez avait pu disparaître? Lui seul constituait un obstacle à vos projets d'union. Entre nous, l'homme qui a frappé Gerald Forkner vous a rendu un fier service!...

— Allez-vous-en!...

Le bras d'Eric se détendit avec une foudroyante rapidité. Corson voulut sortir son revolver. Il n'en eut pas le loisir. Il se sentit happé au poignet, puis serré comme dans un étau. D'une irrésistible poussée, Eric le renvoya vers le seuil. Perdant l'équilibre, le policier s'étala de tout son long pendant que Larkey s'empressait de prendre la fuite en poussant des cris d'orfraie.

Et, tandis que l'inspecteur se relevait tout penaud, la voix du jeune homme retentit, vibrante, derrière lui :

— Vous entendez bien, Corson, je suis innocent de la mort de Forkner, tenez-vous-le pour dit!... Et si jamais vous aviez malheur de renouveler ces horribles accusations, je saurais vous apprendre à vous montrer plus juste!... Vous cherchez le coupable? Plus que vous encore je suis impatient de le connaître, et je vous jure que, le jour où j'aurai réussi à le démasquer, il passera un mauvais quart d'heure!...

Corson n'insista plus, dans la main d'Eric il vit briller le canon d'un revolver. Larkey avait déjà déguerpi et s'était faufilé prudemment entre les arbres. Alors, secouant la poussière qui recouvrait ses vêtements, il se

résigna à son tour à battre en retraite, mais, avant de partir, il murmura entre ses dents serrées :

— A bientôt, *my boy!*... Nous nous reverrons!...

CHAPITRE V

L'ORPHELINE

Priscilla Forkner eut un geste las. Ses regards embués de larmes s'arrêtèrent sur la couche où, tout à l'heure encore, gisait la dépouille mortelle du père assassiné... Une odeur fade s'appesantissait dans la pièce aux volets clos, odeur de mort à laquelle se mêlait la senteur pénétrante de la bruyère, des sapins, des pétales de fleurs s'éparpillant sur le plancher...

Une impression atroce de solitude envahit alors le cœur de la jeune fille. Elle se laissa tomber sur une chaise, puis elle resta, sa tête entre ses mains. Tout semblait s'effondrer autour d'elle. Les souvenirs récents de la funèbre cérémonie lui revenaient sans cesse. Elle revoyait le groupe recueilli des *lumberjacks* conduisant Gerald Forkner à sa suprême demeure. Dick Renter, l'ingénieur-chef, avait récité les prières des morts, puis le corps avait été descendu dans la fosse creusée à quelques mètres de la rivière. Désormais, Gerald Forkner reposait pour toujours sous l'humble tertre, à l'ombre d'une croix de bois où ses noms avaient été gravés au couteau par une main malhabile...

En ce triste moment, Priscilla eût désiré une présence amie. Certes, tout le monde avait été gentil pour elle à l'exploitation, elle avait pu lire sur les visages rudes et farouches des *lumberjacks* la part très grande qu'ils prenaient à son affliction et leur désir d'adoucir de leur mieux sa souffrance, mais le seul être qu'elle eût voulu voir à côté d'elle au retour était absent... Et la jeune fille de se remémorer dans quelles circonstances Eric Dornier était venu lui serrer la main...

Priscilla remarquait que jamais Eric ne lui avait paru si distant qu'à ce moment. Il lui avait semblé surprendre dans son attitude une sorte de gêne, ses regards s'étaient détournés des siens, et il était parti hâtivement aussitôt

après la cérémonie, sans doute pour réintégrer sa cabane solitaire...

L'orpheline poussa un profond soupir. La scène qui avait opposé naguère son père mort dans des circonstances si tragiques et celui qu'elle aimait lui revenait à la mémoire avec une surprenante netteté... Elle croyait voir encore Gerald Forkner opposant un refus énergique à la demande du jeune homme. Depuis, les belles espérances qu'elle avait si souvent caressées s'étaient évaporées. Et pourtant, ils s'aimaient ! A plusieurs reprises ils s'étaient rejoints en cachette dans la forêt, et ils s'étaient murmuré de tendres aveux, ils avaient renouvelé leurs doux serments. Pourquoi avait-il fallu que la déplorable obstination de Gerald Forkner vint tout compromettre, que cette scène se jouât sous les yeux éplorés de la malheureuse qui avait supplié en vain son père de revenir sur sa décision...

Maintenant, les caprices du Destin faisaient de Priscilla une orpheline. Personne ne s'opposait plus à ce qu'elle épousât Eric, et pourtant elle éprouvait un sentiment de gêne et d'oppression indescriptibles. Il lui semblait qu'elle se trouvait à cet instant au bord d'un gouffre béant...

Un léger coup frappé à la porte de la chambre vint arracher la pauvre à ses peu engageantes méditations...

— Entrez!... murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible...

La porte tourna sur ses gonds. Un homme parut sur le seuil et l'orpheline reconnut tout de suite Dick Renter, l'ingénieur-chef du chantier...

— Excusez-moi de venir vous importuner, Priscilla, déclara aussitôt le nouveau venu, mais je tenais à vous dire que vous pourrez demeurer parmi nous aussi longtemps que vous l'estimerez bon ! Vous êtes des nôtres, nous faisons partie tous d'une grande famille... Je sais que vous n'avez aucun parent... Votre place demeure toujours ici...

Priscilla eut un sourire rempli de gratitude à l'adresse de son visiteur.

— Je vous remercie infiniment, monsieur Renter, déclara-t-elle. Mon intention n'était pas de vous quitter encore... Jusqu'à nouvel ordre, je resterai auprès de vous ! Je me sens d'ailleurs si désemparée...

— Vous n'avez autour de vous que de bons amis, je vous le répète...

Dick Renter tendait la main. Priscilla la prit. Ils échangèrent un vigoureux *shake-hand*. Ensuite, témoin du désarroi de sa voisine, l'ingénieur-chef ne voulut point insister, il partit sur la pointe des pieds, comme s'il craignait de la réveiller, mais à peine venait-il d'ouvrir la porte qu'il recula en poussant une exclamation. Un homme attendait sur le seuil et se disposait à frapper...

— Comment! C'est vous, Larkey? interrogea Renter en reconnaissant le *lumberjack*...

L'interpellé, qui ne s'attendait guère à rencontrer son chef, ne savait trop quelle attitude observer, il tournait et retournait son bonnet entre ses doigts, dans un geste qui lui était familier...

— Je viens faire une communication pressante à miss Forkner! déclara-t-il d'une voix mal assurée...

— C'est bien, faites!... Mais je vous recommande de ne pas insister longtemps!... Miss Forkner se trouve en ce moment en proie à un désarroi complet, ce qui est aisément compréhensible après les émotions qu'elle a subies.

Larkey acquiesça, il s'effaça pour laisser passer son chef, puis il s'aventura à son tour dans la pièce et ferma tout doucement la porte derrière lui...

Priscilla n'avait pas bougé. On eût dit qu'elle ne se fût point aperçue de l'entrée de ce nouveau visiteur... A deux reprises, Larkey toussa. Alors, arrachée à son rêve, la jeune fille se retourna :

— Eh bien! que me voulez-vous? interrogea-t-elle...

Cette demande parut tout d'abord déconcerter sérieusement le *lumberjack*.

— Hum! fit-il en se grattant la tête avec embarras... C'est-à-dire que c'est grave... assez grave...

Et comme Priscilla esquissait un geste impatienté, le nouveau venu s'empressa de plus belle de triturer son bonnet, puis il insinua :

— N'avez-vous pas trouvé que l'attitude d'Eric Dornier, ces derniers temps, s'affirmait tout au moins singulière?...

La jeune fille se redressa brusquement dès qu'elle entendit prononcer le nom de celui qu'elle aimait. Ses

regards qui semblaient éteints s'éclairèrent d'une lueur subite...

— Que signifient ces insinuations, Larkey?...

— *By God!*... Ce ne sont point là des insinuations, miss Forkner! Seulement, vous connaissez l'intérêt, je dirai même mieux... l'affection profonde que je vous porte... C'est pourquoi, après bien des hésitations, je me suis décidé à venir vous mettre en garde afin de vous éviter, dans la suite, de trop fâcheuses désillusions!...

— En vérité, vous vous exprimez par énigmes, mon brave Larkey...

— Vous n'ignorez pas, miss Forkner, poursuit le *lumberjack* après une courte pause, que l'enquête engagée au sujet de la mort de votre père se poursuit activement...

— Je sais, mais je ne vois pas quel rôle je pourrai jouer dans cette affaire. M. Corson me semble un policier capable... C'est à lui qu'il appartient de rechercher et de découvrir la vérité!...

— C'est que, justement... cette vérité est en marche!... Et Corson croit pouvoir incessamment démasquer le coupable!...

— Tant mieux!... L'abominable crime mérite un châtiment exemplaire, et je ne puis m'empêcher de m'insurger quand je pense qu'un tel forfait pourrait demeurer impuni!...

— La justice suivra son cours... Elle est actuellement sur la bonne piste et le dénouement ne semble plus être qu'une question d'heures!...

— Comment, M. Corson aurait-il découvert quelque chose? Il saurait par qui mon père a été lâchement assassiné?...

— Il s'en doute, miss Forkner!... Votre père a été abattu par un homme qui avait intérêt à sa disparition!...

Avant même que Priscilla eût pu lui adresser une autre question, le *lumberjack* insistait :

— Souvenez-vous, miss Forkner... Je connais quelqu'un qui avait grand intérêt à la disparition de votre père, quelqu'un qui, l'autre jour, s'est vu refuser...

Larkey ne put continuer plus longtemps sa phrase. Priscilla l'arrêta d'un geste bref :

— Je n'écouterai plus vos insinuations... Faites-moi le plaisir de sortir?

De sa main tendue, la jeune fille désignait la porte. Pendant quelques instants, le *lumberjack* demeura immobile, balbutiant des paroles incompréhensibles. Il avait l'impression d'avoir manœuvré déplorablement, pourtant, dominant de son mieux son désarroi, il grommela :

— Tant pis pour vous, miss Forkner... Je suis venu là en ami, vous n'avez pas voulu m'écouter!... Et vous continuez d'accorder votre sympathie, votre amitié, pour ne pas dire plus, à l'homme qui a tué votre père... A votre aise! Ne vous en prenez qu'à vous-même des inconvénients qui pourraient surgir d'un moment à l'autre et des déconvenues que vous apporterez certainement les conclusions de l'enquête engagée par le policier Corson!...

— Sortez!... Je n'entendrai plus un mot!...

L'attitude de la jeune fille n'autorisait plus aucune réplique. Larkey recula donc et quitta la pièce. La porte claqua derrière lui, refermée par Priscilla.

Pendant quelques instants, immobile, l'infortunée entendit s'éloigner le pas incertain de son visiteur intempestif... Son cœur battait à coups précipités; d'un brusque mouvement, elle fit tourner la clef dans la serrure, puis, chancelante, elle s'en revint vers la chaise qu'elle occupait quelques instants auparavant, et s'y laissa de nouveau tomber. Pendant un long moment, elle reprit sa pose prostrée de tout à l'heure. Les pensées tourbillonnaient en foule dans son esprit enfiévré. Et l'horrible supposition lui revint. Les paroles que venait de lui adresser le *lumberjack* retentissaient implacablement à ses oreilles. Elle avait beau réagir, tenter de se raisonner, la réserve et l'attitude déconcertantes d'Eric Dornier lui revenaient à tout instant à l'esprit. Elle se souvenait aussi des paroles violentes que le jeune homme avait échangées avec son père au cours de leur récente discussion, et elle se disait que, dans un mouvement de colère, Eric pouvait fort bien avoir...

Mais Priscilla repoussa bien vite cette idée... Elle ne pouvait admettre que le jeune homme fût un assassin!... Gerald Forkner n'était-il point le père de celle qu'il aimait? Jamais il ne se fût abaissé à porter la main sur lui!...

Pourtant, le problème se posait avec une intensité sans cesse accrue à l'orpheline... Les paroles de Larkey l'in-

citaient à penser que Corson soupçonnait celui qu'elle aimait d'être le criminel. L'inspecteur devait avoir des preuves indéniables qui permettraient de confondre Eric Dornier dans un délai très proche!... Mais Priscilla se révoltait encore, une force mystérieuse la faisait s'insurger contre une telle hypothèse qu'elle qualifiait de monstrueuse... Non! Eric était trop franc, trop loyal, il n'était pas un assassin!...

La jeune fille en vint alors à penser à l'autre menace, à celle que son père avait toujours si fortement appréhendée... Les années passées à Chicago, les troubles et déconcertantes occupations auxquelles se livrait Gerald Forkner, l'affaire Pancorbo, tout cela se représentait à elle comme un film de cinéma projeté à une allure déconcertante; enfin, lasse, incapable de réfléchir encore, l'infortunée s'affaissa en sanglotant éperdument...

CHAPITRE VI

LA SECONDE VICTIME

La vie reprit, tourbillonnante, obsédante, dix jours durant; le chantier, véritable ruche en effervescence, s'anima depuis l'aurore jusqu'aux dernières lueurs du crépuscule... Semblables à des pygmées, les *lumberjacks* montaient le long des géants de la forêt et attaquaient résolument les pointes, d'autres sciaient les troncs nouveaux, puis, dès que l'arbre commençait à s'incliner légèrement, un ordre bref parlait, accompagné d'un coup de sifflet strident. C'était alors la débandade éperdue, dans un grand fracas de branches brisées, le pin s'écroulait, écrasant tout dans sa chute, ensuite des silhouettes apparaissaient au milieu du nuage de poussière qui montait dans l'air saturé de senteurs balsamiques, armés de haches, les *lumberjacks* accouraient pour exploiter le géant vaincu. Peu de temps après, quand il serait débarrassé de ses branches, le tronc serait emporté sur des tringueballes jusqu'aux glissoirs; de là, il exécuterait un rapide plongeon dans la rivière Columbia où il flotterait jusqu'au moment où,

réuni au « train de bois », il serait emporté au gré du courant vertigineux...

Bob Snicky, le contremaître qui avait succédé dans ce secteur à l'infortuné Gerald Forkner, attendait ce soir-là, assis sur un rocher moussu... A sa gauche, le solide échafaudage qui soutenait le glissoir se découpait entre les arbres et dévalait le long de la pente. A intervalles irréguliers, un grondement assourdissant se faisait entendre, semblable au fracas du tonnerre... Un tronc d'arbre passait à une allure de plus en plus accélérée, glissant sur le plan incliné, puis, plouf!... L'énorme masse parvenue à la plate-forme soutenant l'extrémité du glissoir exécutait un suprême plongeon...

— 427... 428... 429...

Le contremaître comptait minutieusement les troncs qui se succédaient ainsi, il murmurait machinalement les nombres, insensible au décor qui l'entourait, quand, tout à coup, une sourde exclamation lui échappa. A peine le quatre cent vingt-neuvième tronc d'arbre venait-il de s'effondrer dans les flots qu'une autre forme, de beaucoup plus petite, tomba elle aussi du glissoir... Et, brusquement, Bob Snicky se leva, se demandant de quoi il s'agissait, ses petits yeux clignotants s'attardèrent à la surface miroitante de l'eau qui reflétait les aveuglants rayons du soleil...

Le tronc reparaissait à la surface, puis, tout près de lui, une forme vague émergea; sans doute le contremaître l'identifia-t-il tout de suite, car il laissa échapper un sourd juron...

— *God Almighty!*... Quel est l'imprudent qui s'est laissé tomber le long du glissoir!

Bob Snicky ne pouvait plus douter en effet : c'était un homme qui venait de dévaler là avec une vertigineuse rapidité... Il l'apercevait se détachant vaguement à la surface de la Columbia, immobile, voguant au gré des flots, semblable à un pantin disloqué...

— Mais il est mort!... Il s'est tué!...

Le contremaître ne faisait plus attention aux autres troncs qui tombaient les uns après les autres, ses yeux ne se détachaient plus de l'homme qui filait maintenant au gré du courant, sans esquisser le moindre effort, le moindre geste pour réagir. Parfois, les tourbillons capricieux le faisaient tourner sur lui-même...

Alors, ce fut une course éperdue. Bob Snicky s'effor-

çait de rejoindre le malheureux en courant le long de la rive... Il hurlait, multipliait les signes à l'adresse de l'inconnu pour le faire se rapprocher de la berge... Peine perdue! Au bout de dix minutes d'efforts infructueux, le contremaitre allait se résigner à rejoindre le chantier quand il s'aperçut que le corps venait de s'accrocher à un rocher qui émergeait à moins de trois mètres du rivage...

Bob Snicky n'hésita plus, il s'engagea dans l'eau sans songer seulement à enlever sa veste; luttant courageusement contre le courant, il parvint en peu de temps à atteindre le bloc. Alors, manœuvrant avec énergie, il réussit à rejoindre l'inconnu et à l'agripper par la taille. Multipliant les efforts, il l'attira à lui, puis, sans plus attendre, il s'empessa de rejoindre le rivage...

Tout d'abord, épuisé par l'effort qu'il venait de soutenir, le contremaitre s'arrêta pour souffler un peu, l'eau dégouttait le long de ses vêtements tout trempés; pourtant il n'attendit pas bien longtemps, ses regards venaient en effet de s'arrêter sur le corps étendu immobile auprès de lui. Les deux pieds de l'individu trempaient encore dans l'eau, il reposait sur le côté droit, son visage apparaissait éclairé en plein par le soleil. En dépit de la légère couche de sable qui le recouvrait, Bob Snicky reconnut tout de suite qu'il s'agissait là d'un des *lumberjacks* de l'équipe...

— Larkey!... C'est Larkey!... Hello, *old fellow*, éveille-toi!...

Bob Snicky qui se penchait anxieusement sur son voisin s'acharna sans succès à lui faire reprendre connaissance. Le malheureux demeurait inerte. Le soulevant sous les aisselles, le contremaitre allait exercer des tractions pour l'arracher à l'asphyxie, quand une nouvelle exclamation lui échappa... Sa main venait de rencontrer un objet qui faisait saillie entre les épaules du *lumberjack*. Intrigué, il regarda, et, brusquement, son masque se figea :

— Poignardé!... Le malheureux a été poignardé!...

Aucun doute ne demeurait possible, l'arme demeurait plantée jusqu'au manche; il fallait que la lame fût solidement enfoncée pour n'être point sortie à la suite des secousses répétées qui avaient été imprimées au corps tombant le long du glissoir. La mort devait avoir été

foudroyante, le visage du *lumberjack* s'était figé dans un hideux rictus...

Le contremaître ne s'attarda pas à poursuivre son inspection, le cœur de Larkey ne battait plus. Il allait se lever pour courir au camp afin d'annoncer sa macabre découverte quand il aperçut un groupe d'une demi-douzaine de *lumberjacks* qui s'en revenaient le long de la rive :

— *Woop!*... Holà, les hommes!...

Les interpellés, qui n'étaient plus qu'à une trentaine de pas de l'endroit où avait échoué le contremaître, s'empressèrent d'accourir. En peu de mots, Bob Snicky leur expliqua à la suite de quelles étranges circonstances il avait découvert le cadavre de leur camarade...

— Vite!... Qu'on aille chercher tout de suite l'inspecteur Corson! acheva le contremaître... Et qu'on le ramène!...

— Il était parti ce matin faire des recherches dans la forêt, fit une voix... Depuis dix jours que Forkner est mort, il n'a pas encore abouti!

— Cette nouvelle affaire va lui donner du travail, coupa Bob Snicky, mais faites vite!... Nous n'avons pas un instant à perdre!

Et comme deux de ses voisins allaient tourner le corps, le contremaître les arrêta :

— Attention! Ne touchez rien avant l'arrivée de l'inspecteur!...

Bob Snicky resta là, sans cesse harcelé de questions par les quatre *lumberjacks* qui s'étonnaient de ce nouveau drame et des circonstances étranges qui avaient accompagné la découverte du cadavre...

— Que diable le pauvre bougre faisait-il dans le glissoir!...

— Pas d'erreur, le meurtrier a poignardé Larkey au moment même où il s'aventurait vers le glissoir; ensuite, son forfait accompli, il a soulevé le corps et l'a envoyé vers la rivière!...

— Pour moi, je crois qu'il s'agit là du même énergumène qui a assassiné Gerald Forkner l'autre jour!...

Un quart d'heure durant, les suppositions se succédèrent. Seul Bob Snicky demeurait silencieux. Il ne s'arracha à sa méditation qu'au moment où Corson approcha. L'inspecteur, qui venait de revenir de la forêt au moment où l'on avait donné l'alerte, était suivi

de l'ingénieur en chef et d'une bonne dizaine de *lumberjacks*, parmi lesquels on reconnaissait Larsen et O'Brady...

L'annonce de la découverte du corps de Larkey avait provoqué dans toute l'exploitation une sensation d'autant plus intense que le mystère de l'assassinat de Gerald Forkner n'avait point encore été éclairci. Pendant quelques instants, les nouveaux venus se groupèrent et harcelèrent Corson de questions, mais l'inspecteur se contenta de leur imposer silence d'un geste bref; quand tous se furent immobilisés, il s'agenouilla auprès du corps, puis, délicatement, il enleva l'arme qui demeurait profondément plantée entre les épaules de la victime. Longuement, il l'examina. C'était un couteau de chasse dont la poignée en os de renne portait deux initiales : E. D.

— Hum! toussota le policier en se tournant vers l'ingénieur-chef qui attendait à sa gauche... Je crois bien que le criminel a signé son crime. Connaissez-vous déjà ce couteau?

L'interpellé haussa négativement les épaules...

— C'est la première fois que je le vois, déclara-t-il.

— Il est pourtant de forme et de fabrication assez particulières, surenchérit Corson... De plus, les deux initiales pourraient permettre de découvrir l'identité de son propriétaire... En admettant que ce dernier ne soit pas le coupable, il pourra vraisemblablement nous apporter des indications qui deviendront précieuses pour le parfait achèvement de notre enquête... Car j'imagine qu'il doit exister une corrélation étroite entre la mort de l'infortuné Forkner et celle de ce *lumberjack*!...

Larsen, après avoir hésité un certain temps, se décida à sortir du groupe, puis, étendant la main :

— Permettez-moi d'examiner de plus près ce couteau, monsieur Corson, demanda-t-il...

Le policier s'empessa de tendre l'objet au Suédois qui le tourna et le retourna entre ses gros doigts tout en poussant de sourds grognements.

— Alors? questionna Corson, intrigué par l'attitude de Larsen, vous avez déjà vu ce couteau quelque part et vous connaissez son propriétaire?

— Si je connais son propriétaire! répartit aussitôt Larsen... Je comprends! Ce couteau appartient tout

simplement à Eric Dornier... D'ailleurs, ce sont ses initiales qui se trouvent gravées sur le manche!...

Les prunelles de l'inspecteur pétillèrent :

— Vous êtes bien certain de ce que vous avancez? insista-t-il en regardant fixement le Suédois dans les yeux...

— Parole d'honneur!... L'autre jour encore, nous déjeunerions en pleine forêt, expliqua Larsen... Dornier était à ma droite pour découper un peu de lard, il s'est servi de ce couteau, puis je l'ai vu le refermer et l'enfourer soigneusement dans sa poche!...

— Sûr que c'est le couteau de Dornier, affirma à son tour O'Brady qui s'était également approché... Je le reconnais!...

— *All right!*... Puisqu'il en est ainsi, nous allons demander à Dornier des explications qui s'imposent!

Les déclarations des deux *lumberjacks* provoquèrent chez leurs camarades une intense sensation, chacun voulait examiner l'arme du crime, mais Corson était suffisamment édifié et ne voulait pas perdre un temps précieux.

— Où se trouve Dornier? interrogea-t-il en se tournant vers l'ingénieur.

— A sa cabane, vraisemblablement... Nous ne l'avons pas vu sur les chantiers!...

— O. K.!... Allons à sa cabane!...

Le groupe à la tête duquel avançait Corson se mit en marche; il s'aventurait à la file entre les arbres quand, tout à coup, une silhouette se découpa devant lui. Tout de suite les *lumberjacks* reconnurent Priscilla. La fille de l'assassiné approchait, ayant à la main un panier rempli de baies qu'elle venait de cueillir dans la sylve. En apercevant les nouveaux venus, elle s'arrêta, interloquée, puis, incapable de se contenir plus longtemps, elle piqua droit vers l'inspecteur :

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle, inquiète par ce rassemblement inopiné.

L'inspecteur se tourna vers ses compagnons et leur fit signe d'observer la plus entière réserve; prenant ensuite le couteau et l'exhibant sous les yeux de la jeune fille :

— Peut-être pourrez-vous nous fournir un renseignement, miss Forkner... Avez-vous déjà vu ce couteau?...

— Naturellement! Il appartient à Eric Dornier! répondit sans hésitation l'interpellée...

— Je vous remercie!... Ce nouveau témoignage nous sera précieux pour faire toute la lumière sur l'affaire qui nous préoccupe. Bien mieux, sans doute, nous permettra-t-il d'appréhender enfin le meurtrier de votre père!

Sans plus attendre, l'inspecteur reprit sa marche. Dick Renter, Bob Snicky et les *lumberjacks* lui emboîtèrent le pas. Interdite, adossée contre le tronc d'un grand pin, Priscilla les regarda s'éloigner. Une inquiétude voisine de l'angoisse s'emparait maintenant de tout son être...

— Non!... Ce n'est pas possible, balbutia-t-elle... Ce n'est pas lui!...

L'idée que celui qu'elle aimait pouvait courir un terrible danger à la suite des paroles de l'inspecteur vint immédiatement à l'esprit de la jeune fille; sa décision fut rapidement prise. Selon toute évidence, Corson et son groupe se rendaient à la cabane d'Eric Dornier, c'est pourquoi, se faufilant à son tour en courant à travers la forêt, Priscilla se décida à avertir Eric du danger qui le menaçait... Abandonnant son panier, elle s'éloigna avec la rapidité d'une flèche, empruntant un raccourci, dévalant le long de la pente moussue... Elle connaissait admirablement la forêt et savait qu'en passant là, elle pourrait arriver à la cabane de la rivière quelques minutes au moins avant l'inspecteur et les *lumberjacks*.

Sans s'inquiéter seulement des ronces qui s'accrochaient à ses vêtements au passage, Priscilla poursuivit sa course à une allure folle... Après dix minutes, elle parvint, essoufflée, sur le seuil de la demeure d'Eric Dornier... Alors, frappant avec insistance contre la porte solidement fermée, elle cria :

— Au nom du ciel, Eric, ouvrez vite!... Corson va venir vous arrêter!...

Ce fut sans succès pourtant que l'infortunée s'acharna contre le panneau. La porte demeurait close, nul ne lui répondit. Eric Dornier avait mystérieusement disparu...

Alors, épouvantée, appréhendant d'être surprise par Corson et ses acolytes, l'orpheline battit en retraite, en peu de temps elle eut disparu complètement entre les fourrés... A peine venait-elle de s'esquiver de la sorte qu'un bruit de voix se fit entendre le long de la sente toute proche, dominant le murmure régulier de la Co-

lumbia; encore quelques instants et l'on frappa rudement, à trois reprises, contre l'huis de la cabane... La voix rude de l'inspecteur se fit entendre, martelant soigneusement ses mots :

— Au nom de la loi, ouvrez!...

CHAPITRE VII

LA CHASSE A L'HOMME

Trois minutes durant, Corson et les *lumberjacks* attendirent encore devant la porte; ensuite, constatant l'inanité de leurs efforts, ils se décidèrent à ouvrir. L'inspecteur se tourna vers O'Brady et l'un des bûcherons qui avaient emporté leurs haches, puis, après une dernière sommation à l'occupant de l'humble demeure, il commanda aux deux hommes :

— Inutile d'hésiter plus longtemps!... Enfoncez-moi cette porte!...

Le Suédois et son compagnon s'exécutèrent aussitôt. L'obstacle était solide et résista pendant cinq minutes; cependant, à grands coups de hache, ils réussirent à le faire s'effondrer; ensuite, d'un commun accord, ils bondirent à l'intérieur... A plusieurs reprises, ils appelèrent. Peine perdue, nul ne leur répondit...

— L'oiseau s'est envolé! grommela sourdement Corson. Cela prouve qu'il n'avait pas la conscience bien tranquille!...

Un murmure approbateur accueillit ces paroles du policier. L'absence d'Eric du chantier, sa disparition de sa demeure, et surtout la découverte de son couteau de chasse sur le cadavre de l'infortuné Larkey, tout cela paraissait infiniment troublant à ces farouches travailleurs qui souhaitaient une explication en toute franchise... La dérobade d'Eric Dornier en ces dramatiques circonstances provoquait chez tout le monde la plus défavorable des impressions...

— Cette absence équivaut au plus flagrant des aveux, opina Corson après s'être assuré qu'Eric ne se trouvait pas aux alentours immédiats de sa cabane. A n'en point douter, Dornier a tué Larkey, et tout nous autorise à

supposer qu'il a assassiné auparavant Gerald Forkner!...

Une telle hypothèse eut laissé sceptiques les *lumberjacks* quelques heures auparavant, mais la déception qu'ils éprouvaient à la suite de la disparition de leur camarade s'affirmait amère; désormais, ils se sentaient envahir par le doute et par les soupçons. Eric Dornier était coupable, il avait fui pour éviter les rigueurs de la justice...

Corson coupa rapidement court aux suggestions qu'ébauchaient entre eux les braves gens; s'approchant de Dick Renter, il hasarda :

— Veuillez m'excuser, mais il est indispensable que vous m'accordiez l'aide de vos hommes... Nous allons battre la forêt à la recherche de Dornier! Vous comprenez vous-même l'urgence de cette précaution!...

— Vous avez parfaitement raison! répartit l'ingénieur-chef, nous ne pouvons laisser subsister plus longtemps cette terrible menace qui plane sur toute l'exploitation. Il faut en finir, coûte que coûte! Nous allons immédiatement engager des recherches; néanmoins, je tiens à vous déclarer tout d'abord que nous n'avons guère de chances de retrouver le coupable s'il a réussi à s'enfuir!... Dornier connaît la forêt comme sa poche, et s'il s'est mis dans l'idée de nous brûler la politesse et de s'enfuir vers la frontière canadienne, il a dû prendre sur nous une sérieuse avance...

— Qu'importe! il faut mettre tout en œuvre pour le rejoindre, insista Corson. J'imagine que vos autres *lumberjacks* sont aussi courageux et aussi avisés... En les séparant en plusieurs groupes, nous parviendrons peut-être à obtenir un résultat!... Vous avez des chiens à l'exploitation?...

— Nous en avons quatre, répartit aussitôt Dick Renter...

— *All right!*... Ils constituent pour nous un gage certain de réussite... Qu'on aille les chercher tout de suite! Dornier a laissé des vêtements dans ses placards; en les faisant flairer par les animaux, nous parviendrons vraisemblablement sans tarder à retrouver sa piste!...

Dès lors, les *lumberjacks* ne s'attardèrent pas auprès de la cabane, deux d'entre eux demeurèrent seuls en faction au bord de la rivière avec mission d'interpeller et d'appréhender le jeune homme dans le cas, assez im-

probable, où il reviendrait dans ces parages; les autres s'en furent à l'exploitation avec Dick Renter et Corson. A peine venaient-ils de disparaître entre les arbres que, tout près de là, une silhouette furtive surgit de derrière un buisson...

Priscilla avait assisté aux recherches de Corson et de ses compagnons... Le cœur étreint par l'angoisse, elle comprit à l'attitude exaspérée des *lumberjacks*, que l'on attribuait à Eric le double meurtre. Plus que jamais l'idée de le sauver s'imposa à son esprit. En dépit des si troublantes apparences, elle demeurait convaincue que celui qu'elle aimait était innocent des crimes dont on l'accusait... Elle désirait le protéger, même s'il le fallait, au péril de sa vie...

La jeune fille ne s'attarda donc pas dans le voisinage de la cabane, elle se dit que les *lumberjacks* mettraient au moins une demi-heure avant de se mettre en chasse avec le policier et leurs chiens; d'ici là, elle avait sans doute encore le temps de rejoindre Eric et de le mettre au courant du terrible danger qui le menaçait...

Priscilla se sentait déjà un peu lasse à la suite du trajet qu'elle avait parcouru depuis le début de la matinée, pourtant soutenue par une force irrésistible, elle reprit sa course à travers la forêt, s'arrêtant parfois et examinant attentivement le sol. A vivre dans ces régions farouches, la jeune fille avait contracté l'habitude que possèdent certains trappeurs ou bûcherons de lire sur le sol comme dans un livre... Elle s'était souvent amusée à identifier les différentes empreintes d'animaux laissées sur la terre humide.

Pendant un long moment, Priscilla ne découvrit rien d'intéressant, mais sa physionomie s'éclaira quand, en s'enfonçant à travers un bois de sapins, elle s'aperçut qu'un homme avait passé là tout récemment.

Oui, c'était bien un homme, il ne pouvait y avoir de doute là-dessus, il portait de larges souliers cloutés qui avaient égratigné le sol au cours de sa marche, des chaussures semblables à celles qu'arborait d'ordinaire le jeune homme. Encouragée par sa découverte, Priscilla s'enfonça plus encore... Ses pieds se posaient sans bruit sur le tapis roussâtre d'aiguilles de sapins qui recouvrait le sol... La piste se prolongeait. Parfois, retenant sa respiration, l'orpheline s'arrêtait et prêtait attentivement l'oreille afin de surprendre quelque bruit sus-

pect, mais c'étaient toujours les mêmes appels des écureuils qui se poursuivaient dans les branches, le cri aigu du pivert, ou le caquetage répété des geais.

Si les empreintes ne se fussent succédés sous les yeux de Priscilla, elle eût déjà interrompu ses investigations, mais elle allait encore dans l'espoir d'obtenir enfin un résultat... La force étrange qui l'avait soutenue jusque-là la revigorait toujours et l'encourageait à persévérer...

Enfin les efforts incessants de Priscilla obtinrent leur récompense, au delà d'un taillis, la jeune fille repéra une silhouette qui se dérobait. Et tout de suite ses prunelles étincelèrent lorsqu'elle constata qu'il s'agissait bien là du fugitif... Haletante, elle mit sa main en porte-voix devant sa bouche et à trois reprises, elle appela...

L'interpellé s'immobilisa, la nouvelle venue put alors se rendre compte qu'il s'agissait bien là d'Eric Dornier. Il portait une carabine en bandoulière et se trouvait équipé non plus comme un *lumberjack*, mais comme un trappeur...

Tout d'abord, surpris par l'appel, Eric s'était mis sur la défensive, adossé au tronc d'un hêtre, il attendait, les sourcils froncés. Pourtant son masque se rassérêna lorsqu'il reconnut Priscilla. Rompant avec son hésitation, il se porta à sa rencontre :

— Dieu tout-puissant, qu'avez-vous donc!... Vous semblez épuisée!...

— J'ai tant couru, Eric, pour vous rejoindre!... Et j'avais un si vif désir de vous retrouver!...

La jeune fille s'était blottie, haletante contre le fugitif, de grosses gouttes de sueur coulaient le long de son visage hâlé, à son essoufflement, aux déchirures nombreuses de son jupon, il était facile de comprendre qu'elle avait marché longtemps à travers la sylvie...

— Enfin, me direz-vous ce qui se passe? interrogea de nouveau Eric Dornier...

— Comment! vous ne vous doutez de rien? Il me semble pourtant...

D'un geste, Priscilla désignait la ceinture d'armes et la carabine que portait son voisin, puis, comme le jeune homme semblait toujours interloqué par son insistance, elle murmura :

— Ils viennent!... Ils sont lancés à votre poursuite!... Prenez garde!...

— Du diable si je comprends un seul mot à ce que vous dites, coupa Eric Dornier... Qui vient? Qui me poursuit?...

— Mais Corson, Dick Renter, les *lumberjacks*!...

— Allons, Priscilla, remettez-vous, interrompit de nouveau le jeune homme. Je ne vois pourtant pas pourquoi on chercherait à me traquer... Je n'ai absolument rien à me reprocher!...

— Alors... Vous ne savez pas?...

— Que voulez-vous que je sache?...

— Larkey a été assassiné!... On a retrouvé son cadavre, lâchement poignardé auprès du glissoir!...

Tout en prononçant ces mots, la jeune fille attardait anxieusement ses yeux sur son compagnon, ce fut sans succès pourtant qu'elle tenta de surprendre sur sa physionomie la moindre contraction des muscles. Eric demeurait imperturbable... Bien mieux, il rompit le premier le silence :

— Larkey était le plus sale type de l'équipe! déclara-t-il simplement. Il ne pouvait pas me souffrir... Pourtant, je suis navré qu'il ait succombé de la sorte.

— Mais on vous accuse de ce crime, Eric!... Il y a contre vous des témoignages accablants!...

— Comment!... Vous dites qu'on m'accuse? Je suppose que vous ne me soupçonnez pas, vous aussi, ce serait trop horrible!...

— Non, je sais que vous êtes innocent, repartit Priscilla d'une voix vibrante, c'est même pourquoi je me suis élancée à votre recherche afin de vous mettre en garde contre le terrible danger qui vous menaçait... Ils sont allés chercher les chiens et peuvent arriver là d'un instant à l'autre!... Fuyez, sinon vous êtes perdu!...

— Une minute, coupa encore le jeune homme... Je pourrais fuir si j'avais un crime à me reprocher, je vous assure que je n'ai point tué Larkey.

— C'est pourtant votre couteau qu'on a découvert sur son cadavre!... Je l'ai reconnu moi-même!...

— Mon couteau?...

Cette fois, l'orpheline put s'assurer qu'elle venait de provoquer chez son interlocuteur une impression considérable. Eric s'était redressé et serrait rageusement les poings :

— Depuis un certain temps mon couteau a disparu, murmura-t-il entre ses dents... Une main mystérieuse

l'a dérobé... Mais j'étais à cent lieues de supposer qu'on pût le retrouver ainsi planté entre les épaules de Larkey.

— Dick Renter et les *lumberjacks* sont convaincus de votre culpabilité, Eric! insista Priscilla... Non seulement ils ont identifié l'arme du crime, mais votre absence les a autorisé à hasarder les pires suppositions! Et maintenant, ils se lancent sur votre piste!... Pourquoi étiez-vous absent du chantier et de votre cabane... Pourquoi vous ai-je trouvé ainsi fuyant dans la forêt, et prenant mille précautions pour n'être pas surpris. Quand je suis survenue, vous vous êtes adossé à l'arbre, carabine en main, absolument comme si vous appréhendiez un danger!...

— Le seul fait que votre père et Larkey aient été supprimés par des misérables vous démontrent de façon flagrante qu'il est prudent de se tenir sur ses gardes, riposta calmement Eric Dornier... Je ne tiens pas un instant à subir le même sort!...

— Mais alors, puisqu'il en est ainsi, objecta la jeune fille, il faut revenir et chercher à vous disculper!... Pourquoi s'obstiner dans une dangereuse et stupide équivoque!... Accompagnez-moi, vous expliquerez à Corson...

— Corson n'a que faire de mes explications, interrompit sèchement Eric, je n'éprouve d'ailleurs pas la moindre envie d'aller mendier sa clémence!...

— Pourtant, ils vont venir, vous pourchasser comme un criminel...

— Après tout, Priscilla, mieux vaut qu'il en soit ainsi!...

L'orpheline crut à cet instant que son interlocuteur avait perdu l'esprit tant il manifestait de calme et d'indifférence. Un éclair brilla dans ses regards, un furtif sourire effleura ses lèvres minces...

— Alors, que faites-vous, insista l'orpheline, éperdue...

— Priscilla, êtes-vous toujours décidée à démasquer le meurtrier de votre père, qui doit être vraisemblablement aussi l'assassin de Larkey?...

— Plus que jamais, Eric!...

— Dans ces conditions, suivez-moi!...

La voix du jeune homme se fit impérieuse, si convaincante, que Priscilla n'insista plus... Elle prit la

main qu'il lui tendait, grande ouverte et la serra avec effusion... Eric se remettant à marcher sous les arbres, elle lui emboîta le pas, mais à peine eut-elle franchi quelques mètres, qu'elle s'immobilisa, glacée d'effroi, et affarda un coup d'œil angoissé en arrière :

— Miséricorde!... Ils viennent, haleta-t-elle... Ils ont retrouvé votre piste!... Dans peu de temps, ils seront ici!...

CHAPITRE VIII

AUX ABOIS

Eric Dornier s'était arrêté, à son tour; ses oreilles, exercées à surprendre le moindre bruit, discernèrent tout de suite des aboiements répétés qui se faisaient entendre en arrière, sous le couvert. Cependant, il ne manifesta pas le moindre affolement et se remit à marcher, immédiatement suivi de Priscilla plus morte que vive...

— Où allons-nous? hasarda bientôt la jeune fille...

— Vous le verrez!... En tout cas, soyez persuadée que la vérité éclatera sans tarder. Je vous le répète, mieux vaut qu'il en soit ainsi! Je préfère une solution brutale à la déconcertante incertitude dans laquelle nous nous débattons depuis un certain temps déjà?

Au cours de leur retraite, les deux fugitifs s'étaient sensiblement éloignés de la rivière; ils abordaient maintenant une partie de la forêt où les haches des *lumberjacks* n'avaient point encore exercé leurs ravages, parfois le fouillis des taillis et des ronces les contraignait à ralentir sensiblement leur marche. Priscilla, fatiguée, demeurait plus que jamais dans le sillage de son compagnon qui avançait, l'oreille au guet, la carabine en main, prêt à se défendre contre toute attaque...

En arrière, les aboiements se faisaient plus nourris, les appels se succédaient plus rapprochés. A n'en point douter les chiens que les *lumberjacks* étaient allés chercher à l'exploitation n'avaient pas de peine à éven-ter Eric Dornier dont on leur avait fait flairer les vêtements, ils entraînaient Corson et ses auxiliaires d'oc-

casion sur les traces de celui que tous s'imaginaient actuellement être le meurtrier de Larkey...

— Avant un quart d'heure, ils nous auront rejoints, haleta la jeune fille, le cœur atrocement serré...

— Avant un quart d'heure, repartit froidement le fugitif, nous serons dans un lieu où nous pourrons les tenir en respect!...

Puis, sans chercher à apporter la moindre explication à la jeune fille profondément intriguée, Eric Dornier contourna un épais buisson; à peine Priscilla venait-elle d'imiter son exemple, qu'une exclamation lui échappa... Tout près de là, entre les arbres, elle apercevait une sorte de refuge semblable à ceux qu'édifient d'ordinaire dans la grande forêt les charbonniers ou les trappeurs...

— Voici ma cache, déclara Eric... Vous ne vous doutiez pas jusqu'ici que j'avais établi là un refuge dont les autres *lumberjacks* ignoraient complètement l'existence?...

Et comme sa compagne ne lui répondait pas, le jeune homme insista :

— La chasse est mon péché mignon, aux heures de loisir que nous laissent nos pénibles occupations... De temps à autre, j'aime venir me reposer un peu à cet endroit... D'ailleurs, depuis quelque temps, je n'y suis plus seul!... J'ai trouvé un compagnon!...

A peine Eric venait-il de prononcer ces mots, qu'il sentit la main de sa voisine lui entourer le poignet... Un aboiement furieux venait en effet de retentir...

— Mon Dieu!... Ils vous ont devancé à votre cache! balbutia la jeune fille, toute tremblante... Un de leurs chiens a pénétré...

— Il ne s'agit pas d'un de leurs chiens, coupa Eric, mais du compagnon dont je vous ai parlé tout à l'heure!...

Tout en échangeant ces mots, les deux jeunes gens s'étaient approchés du refuge, hâtivement, Eric gagna la porte... Les aboiements redoublaient à l'intérieur.

— Allons, vieux camarade, du calme... C'est moi, ton ami!...

L'animal s'arrêta comme par enchantement, pourtant Priscilla l'entendit gratter contre la porte, constituée avec des planches assemblées solidement. Quand le jeune homme fût parvenu à écarter le panneau, une

forme sombre bondit... Le chien-loup qui demeurait enfermé dans la cache s'en fut auprès d'Eric, puis s'en fut flairer avec insistance sa compagne... Cette dernière poussa alors un cri de surprise :

— Ce n'est pas possible!... C'est Bing!... notre cher Bing!...

La jeune fille se rendit compte bien vite qu'il s'agissait effectivement là du chien de Gerald Forkner... Tout en lui prodiguant mille caresses, elle hasarda :

— Je croyais que Bing avait succombé à ses blessures et que vous l'aviez vous-même enterré?...

— Il était indispensable que l'on crût à la mort de Bing à l'exploitation, Priscilla, riposta simplement Eric...

— Pourquoi?...

— Tout simplement parce que Bing, complètement remis, est le seul être capable de nous faire démasquer l'assassin de votre père, et vraisemblablement aussi l'assassin de Larkey!

De nouveaux aboiements qui s'élevaient dans la forêt empêchèrent les jeunes gens de poursuivre plus longtemps leur entretien. Bing, dont les blessures semblaient s'être heureusement cicatrisées manifestant quelque velléité de vagabondage, Eric l'empoigna par son collier et le ramena à l'intérieur du refuge, puis, se tournant vers sa voisine :

— Vite, Priscilla, fermez la porte sur vous! Il convient que tout soit soigneusement clos quand ces *gentlemen* interviendront!...

La jeune fille obéit pendant qu'Eric s'emparait d'une solide barre en bois et l'assujettissait contre le panneau. Bing s'était arrêté d'aboyer et ne cessait plus de tourner en frétilant autour de Priscilla qu'il reconnaissait et à qui il souhaitait la bienvenue à sa façon.

— Mon bon chien!... Mon vieux camarade!...

Non sans mélancolie, l'orpheline caressa l'animal, elle pensait qu'il avait failli subir le sort tragique de son père, et chez elle, l'étonnement se mêlait de stupeur. Tout dans l'attitude d'Eric l'intriguait. Elle ne pouvait s'expliquer comment, en présence de l'imminent danger qui le menaçait, le jeune homme pût conserver autant de sang-froid. Maintenant, immobile contre la porte qu'il venait de barricader, conservant sa carabine dans sa main, il tendait l'oreille...

Au dehors, les aboiements se firent plus proches, les éclats de voix plus nombreux. A n'en point douter, les *lumberjacks*, guidés par leurs chiens, piquaient en droite ligne vers le refuge. Encore quelques instants et ils atteindraient la cache.

Et bientôt, Priscilla, frémissante, entendit la voix de Corson qui criait à ses compagnons :

— Victoire!... Il s'est réfugié dans cette bicoque!...

Des exclamations satisfaites accueillirent ces paroles; l'ingénieur en chef et ses auxiliaires n'étaient certes pas fâchés de toucher au terme de cette chasse à l'homme. Dans un élan fou, leurs quatre molosses se ruèrent contre la porte de la cache et se mirent à hurler furieusement.

— Allons, arrière, tous!... Laissez-moi passer!...

Corson intervenait de nouveau, Colt en main, il fit signe à ses acolytes de se poster tout autour de la cabane afin d'interdire au fugitif toute retraite. Les *lumberjacks* s'exécutèrent rapidement dans le plus complet silence. Alors l'inspecteur s'approcha du seuil, à trois reprises il frappa contre la porte.

Priscilla interrogea anxieusement son compagnon du regard, mais Eric mit un doigt devant ses lèvres et lui intima le silence; quant à Bing, il se dressait, le poil hérissé, grondant sourdement, comme s'il se disposait à se précipiter contre l'intrus qui attendait devant le seuil...

— Au nom de la loi, ouvrez!...

Pas de réponse!... Les deux reclus observaient toujours la plus complète réserve, seul Bing manifestait une agitation profonde. Priscilla avait grand peine à le calmer.

— Ecoutez, Dornier, la plaisanterie a suffisamment duré! insista le policier. Nous savons tous que vous êtes ici!... Pourquoi ne point vous soumettre de bonne grâce à un indispensable interrogatoire?

Cette fois, le jeune homme se décida à riposter :

— Les coupables seuls doivent se soumettre à un interrogatoire... Pour ma part, je n'ai rien à me reprocher!...

— C'est à vous qu'il appartient de nous le prouver!... Votre cas est grave, Dornier, beaucoup plus grave que vous ne semblez le supposer!... Ecoutez-moi bien, il ne

s'agit plus seulement de l'assassinat mystérieux de Gerald Forkner, mais de celui de Larkey...

— Que m'importe Larkey, riposta aigrement Eric. Une fois de plus, je vous répète que je n'ai rien à vous dire!...

— Il est tout à fait regrettable que vous vous obsteniez dans cette attitude négative! surenchérit l'inspecteur. L'arme qui a tué le *lumberjack* n'était autre que votre couteau de chasse... De plus, tous savaient pertinemment que vos relations avec Larkey n'étaient pas des plus amicales!...

— Passez votre chemin, Corson, pour la dernière fois je vous déclare que je n'ai rien à vous dire!...

— Votre entêtement paraît suspect à tout le monde, même à Renter et à vos compagnons de l'exploitation!... Ils se trouvent pour la plupart autour de moi et ils entourent votre bicoque... Il est nécessaire que vous vous disculpiez auprès d'eux!...

— Corson a raison, Dornier, intervint l'ingénieur-chef. Il importe que vous justifiez la découverte de votre couteau de chasse sur le cadavre de Larkey!... Puisque vous affirmez être étranger à ce crime, vous n'aurez certainement pas de mal à vous mettre hors de cause!...

— Minute, monsieur Renter!... Je suis certain que Corson est en train de me tendre un piège!... Je n'aurai pas la naïveté de me laisser prendre!

— Corson a tous les droits en sa qualité de représentant de la justice!

— Hum!... C'est justement pour cela que j'ai peur qu'il n'en abuse!...

Après s'être arrêté pendant quelques secondes, Eric Dornier, toujours immobile auprès de la porte, surenchérit en s'adressant à l'ingénieur-chef :

— Ecoutez, monsieur Renter, je ne crois pas que vous ayez eu quelque chose à me reprocher depuis que vous m'avez engagé dans votre équipe?...

— C'est exact, Dornier, vous avez toujours été un homme franc et loyal en qui j'avais et j'ai toujours toute confiance! Et c'est uniquement pour me prouver que vous n'avez pas démerité que je vous prie instamment d'obéir aux ordres de l'inspecteur!...

— Encore une fois, monsieur Renter, je vous répète que je ne tomberai pas dans un piège!... Prenez garde, vous et les camarades, vous vous faites actuellement les

complices d'une injustice, je dirai même d'une infamie!... Vous avez ma parole que je n'ai pas trempé dans les assassinats de Forkner et de Larkey... Cela devrait vous suffire, étant donné les parfaites relations que nous avons toujours entretenues!...

— Navré de vous faire de la peine, Dornier, répliqua l'ingénieur-chef, mais je suis bien obligé de constater comme les autres que vos allures, ces derniers temps, devenaient plutôt bizarres, surtout depuis la mort tragique de ce pauvre Forkner... Vous n'étiez plus aussi exact au chantier, certains de vos camarades vous ont surpris en train de rôder assez loin dans la forêt, absolument comme si vous cachiez quelque chose!... Quand la police engagea l'enquête, il fallut venir vous retrouver dans votre cabane au bord de la Columbia, où vous vous étiez retiré, je ne sais trop pourquoi... On eût parié que vous redoutiez quelque chose, que Corson vous faisait peur!...

— Peur? Corson!... Vous voulez rire!... Il ne m'a pas intimidé un seul instant!...

— Dans ces conditions, pourquoi ne pas répondre à sa sommation et ne point ouvrir la porte de votre refuge?...

— Tout simplement parce que j'ai mes raisons qui sont excellentes!

— Alors, coupa l'inspecteur, une dernière fois, vous refusez d'ouvrir?

— Exactement!... Je refuse, Corson...

— *All right!*... Les *lumberjacks* vont enfoncer votre porte comme ils ont enfoncé tout à l'heure celle de votre autre repaire!...

— Je vous préviens tous, *old fellows*, j'ai ma bonne carabine en main! Si jamais l'un de vous s'avisait de m'attaquer, je n'hésiterai pas à riposter. Je me considère comme étant en état de légitime défense!...

Ces paroles, qu'Eric Dornier venait de prononcer d'une voix vibrante, parurent provoquer une certaine hésitation parmi les *lumberjacks*, des murmures et des protestations se firent entendre, bien vite interrompus par la voix rude de Corson :

— Alors, c'est votre dernier mot, Dornier?...

— Le dernier!...

— C'est regrettable!... En vertu des pouvoirs que j'ai reçus pour mener à bien mon enquête, je vais être dans

l'obligation de faire incendier la baraque pour vous débarrasser de votre tanière!...

Des approbations ponctuèrent cette menace du policier. L'opiniâtreté que mettait le jeune homme à résister aux injonctions provoquait chez tout le groupe une impression des plus défavorables...

Un pli inquiet barra le front d'Eric... Il aperçut Priscilla qui attendait, haletante, auprès de lui... Le seul fait que sa compagne se trouvât directement menacée le fit fléchir, et il se disposait à capituler, quand l'orpheline, devinant ses intentions, le devança, puis, s'approchant à son tour de la porte :

— Eric est innocent! clama-t-elle. Vous pouvez incendier le refuge... Je suis et je demeure avec lui!... Maintenant, agissez si vous l'osez!...

CHAPITRE IX

COUP DE THÉÂTRE

La courageuse riposte de Priscilla provoqua chez tous les *lumberjacks* une stupéfaction intense. Ils s'attendaient si peu en effet à ce que l'orpheline se trouvât en ce moment dans la cache... Interdits, ils échangèrent des regards interrogateurs. Corson, qui se tenait toujours auprès de la porte, revolver en main, serra rageusement le poing. Cette intervention inattendue de l'orpheline venait contrarier singulièrement ses plans. Il devenait en effet évident que les bûcherons se refuseraient à incendier le refuge où la jeune fille s'était abritée, elle aussi. L'indignation qu'ils manifestaient quelques instants auparavant se transformait en hésitation...

Les chiens continuaient de gronder tout auprès de la porte, à l'intérieur de sourds aboiements leur répondirent...

— C'est étrange, ils ont un autre chien avec eux!... fit Larsen. Pourtant il n'y en a pas d'autres à l'exploitation depuis la mort de ce pauvre Bing!...

Ces paroles du Suédois ne manquèrent pas de frapper

ses compagnons. Mais Corson commençait à s'impac-
tienter sur le seuil :

— Qu'on en finisse... cria-t-il. Je suis ici pour assurer
le respect de la loi et non point pour jouer une comédie
qui devient ridicule!... Miss Forkner, je vous somme
de sortir!...

L'inspecteur s'adressait cette fois à la jeune fille,
mais il ne reçut pas de réponse... Alors, abandonnant
peu à peu son sang-froid, il insista :

— Réfléchissez aux conséquences de vos actes, miss
Forkner!... Vous ne pouvez demeurer une seconde de
plus enfermée avec le meurtrier de votre père.

— Vous en avez menti, Corson!... Vous savez, mieux
que tout autre, que je ne suis pas le meurtrier de
Gerald Forkner!...

Cette fois, c'était Eric qui adressait cette vigoureuse
réplique à son accusateur... Et, avant que le policier
ait pu esquisser le moindre mot, le jeune homme
insista :

— Vous aviez raison de déclarer à l'instant, Corson,
que cette ridicule comédie avait suffisamment duré...
Il est grand temps qu'on y mette un terme... Hello!
lumberjacks! Puisque vous êtes tous si impatients de
connaître qui est l'assassin de Gerald Forkner et de
Larkey, je vais vous le présenter sur-le-champ!...

Ce changement d'attitude d'Eric qui, tout à l'heure
encore, semblait disposé à observer la plus complète
réserve, ne manqua pas d'intriguer profondément les
lumberjacks, mais l'inspecteur, que cette réplique pa-
raissait interloquer quelque peu, reconquit rapidement
son sang-froid :

— Avant d'accuser, Dornier, il faut des preuves!...
Il s'agit certainement là d'un faux-fuyant!... Vous ma-
nœuvrez de façon à égarer les soupçons... *By Jove*,
vous ne parviendrez pas à faire illusion à tous ces
braves gens qui n'ont que faire de vos bonnes paroles!...
Ce sont des actes et des preuves formelles que nous
désirons, faute de quoi vous n'aurez réussi qu'à aggraver
encore plus votre cas!...

— Ces actes, ces preuves, vous les aurez, Corson,
riposta de nouveau le reclus. Mais ce ne sera pas moi
qui les apporterai, c'est le meurtrier qui les fournira
lui-même!...

Des exclamations étonnées accueillirent cette affir-

mation d'Eric Dornier. Une fois encore, la voix ferme du jeune homme retentit à l'intérieur du refuge :

— Il y a quelques secondes, j'hésitais à sortir, Corson, mais soyez heureux, cette fois, je vais obtempérer à votre ordre...

— Auparavant, il faut déposer votre carabine!...

— O. K.!... Pour prouver à vous et à tous mes camarades la sincérité de mes intentions, je vais ouvrir et je vous rejoindrai sans arme!...

— Mon Dieu! Eric, c'est une folie!...

Priscilla qui, jusqu'ici, était demeurée immobile auprès de son compagnon, se décidait à intervenir... Elle ne comprenait plus... Pourquoi avoir résisté avec tant d'opiniâtreté aux sommations de Corson pour capituler avec une déconcertante rapidité...

Par bonheur, la jeune fille se sentit bientôt rassurée. Eric, qui venait de déposer sa carabine dans un coin du refuge, lui prit la main et la serra longuement. Et elle surprit un sourire à la commissure de ses lèvres...

— Vous désirez que justice se fasse, Priscilla!... Justice va être faite!

Ensuite, sans fournir la moindre explication à son interlocutrice, le reclus s'empressa d'enlever la barre qui barricadait la porte. Avec un impressionnant sang-froid, il repoussa l'huis et avança sur le seuil...

Les *lumberjacks*, tous armés, demeurèrent devant l'entrée du refuge. Corson n'avait pas posé son Colt. Pendant quelques instants un profond silence s'appesantit sur ce coin de forêt. Il semblait qu'Eric vint se constituer prisonnier...

Le masque de l'inspecteur s'illumina. Il se voyait certain de triompher quand, tout à coup, son visage se crispa affreusement. Une sourde exclamation lui échappa... Immédiatement derrière Eric Dornier, une ombre venait de bondir... Un hurlement terrible retentit...

C'était Bing qui intervenait ainsi; pendant un moment, le chien-loup était demeuré, le poil hérissé, les oreilles droites, immédiatement derrière le jeune homme; en vain Priscilla avait voulu le retenir par le collier, d'un bond il lui échappa... Et aussitôt, de toutes parts, des exclamations éclatèrent :

— C'est Bing, le chien de Forkner!...

Dick Renter et ses *lumberjacks* n'eurent pas le loisir

de revenir de la stupéfaction que provoquait chez eux la résurrection de l'animal. Bing fonçait sur Corson... Pris au dépourvu, l'inspecteur laissa échapper son revolver...

Alors, sous les yeux des bûcherons déconcertés, une lutte implacable s'engagea entre l'homme et la bête. Revenu de sa surprise, Corson s'efforçait d'échapper à l'étreinte du chien-loup qui semblait être devenu soudain furieux. Peine perdue ! Il avait beau se raidir, étreindre le cou musculeux de l'animal, il voyait se rapprocher peu à peu de sa gorge la gueule armée de terribles crocs... Alors, une exclamation éperdue lui échappa :

— Dornier... Au nom du ciel... Rappelez-le!... Il va me tuer!...

Dick Renter et O'Brady esquissèrent un pas en avant, Larsen épaula un fusil et mit la bête en joue... Eric étendit aussitôt la main, commandant à ses voisins de demeurer sur la réserve; sa voix claire s'éleva, dominant les grondements furieux de Bing :

— Le chien ne vous lâchera, Corson, que lorsque vous aurez avoué!...

Et, tandis que l'homme et son adversaire à quatre pattes roulaient encore sauvagement l'un sur l'autre, Eric Dornier insista :

— Avouez, Corson, que vous êtes l'assassin de Gerald Forkner et de Larkey!

— Mensonge!... commença de protester l'inspecteur.

Mais, devant l'acharnement de Bing, Corson ne tarda pas à fléchir...

— J'avoue!... hurla-t-il. C'est moi, mais, de grâce, écarterez de moi ce démon!

Il fallut que quatre hommes unissent leurs efforts pour arracher le chien-loup de son adversaire... Quand ils réussirent à l'entraîner à trois pas de là, l'inspecteur se trouvait en piteux état; ses vêtements pendaient déchirés, son visage était ensanglanté...

— Bing se souvient que vous l'avez frappé à coups de hache dans la clairière, insista Eric Dornier pendant que deux des *lumberjacks* relevaient le policier et le maintenaient solidement... Quand le malheureux animal a été découvert, tout ensanglanté auprès du corps de son maître, j'ai pu me rendre compte moi-même de la fureur qu'il manifestait en votre présence, Corson...

Alors, l'idée m'est venue que le très zélé inspecteur pouvait fort bien être lui-même le coupable qu'il recherchait avec autant de persévérance!... Et j'ai agi, j'ai recueilli Bing à ma cabane, je l'ai soigné loin des regards indiscrets, en assurant qu'il avait succombé à ses blessures, bien persuadé que l'animal me mènerait directement, le moment venu, à la découverte de la vérité!... L'obstination que Corson a mise à demeurer parmi nous, soi-disant pour poursuivre son enquête, n'a fait que me confirmer dans les soupçons que je nourrissais à son égard!... De son côté, il me craignait et me considérait à juste titre comme un adversaire d'envergure. Il essaya donc de me compromettre, de faire peser sur moi les pires soupçons... Et connaissant les relations assez peu cordiales que j'entretenais avec Larkey, il n'hésita pas à supprimer le *lumberjack* pour pouvoir mieux à loisir m'accuser de ce crime et me mettre définitivement hors de combat!...

Nul parmi les bûcherons n'avait cherché à interrompre le jeune homme pendant qu'il s'exprimait ainsi, toutefois, à l'expression effarée de ses voisins et de Priscilla elle-même, il était facile à deviner que ses paroles provoquaient chez tout le monde une stupeur intense... Rageusement, Corson avait entendu ces accusations. Tout d'abord effondré, il reconquit peu à peu son sang-froid, et s'exclama d'une voix sifflante :

— Irez-vous croire toutes les insanités que vous raconte ce rascal!... D'ailleurs, pour quelles raisons aurait-il joué ainsi ce rôle de détective...

La réponse d'Eric ne se fit pas attendre. Elle vint, cinglante :

— Pour l'excellente raison que je suis moi-même un détective, Corson!...

— Vous pouvez examiner mes papiers, riposta l'inspecteur. Mon identité...

— Je sais, vous êtes réellement un inspecteur!... Grâce à vos bonnes relations, vous êtes parvenu à vous faire admettre dans le personnel de la police de l'Etat de Washington... Mais M. Renter pourra constater lui-même, voici mes papiers, ils vous prouveront que je suis l'inspecteur Brent, chargé de mener à bien l'enquête concernant l'affaire du *gang* de Pancorbo!...

A peine Eric Dornier eût-il prononcé ce nom que

Priscilla poussa une exclamation de surprise et devint brusquement très pâle...

— Pancorbo? Voudriez-vous parler de Teddy Pancorbo, le gangster? interrogea-t-elle, frémissante.

— C'est de lui-même qu'il est question... Excusez-moi de raviver des souvenirs qui vous sont douloureux, miss Forkner, mais c'est absolument indispensable pour la découverte de la vérité!... Corson, ici présent, demeurerait le seul membre de cette redoutable association à laquelle appartient jadis votre père, et c'est en sa qualité d'exécuteur et de vengeur de Pancorbo, mort, vous le savez, sur le fauteuil électrique à la suite d'une dénonciation de Gerald Forkner, que l'ex-gangster, après avoir réussi à se faire engager dans la police, parvint à retrouver sa victime...

Priscilla, atterrée, contemplait Corson avec une horreur non dissimulée. Le souvenir lui revint des années troubles qu'elle avait vécues à Chicago, de la hâte qu'avait apportée son père à fuir le plus loin possible de la cité du grand Lac Michigan. Et les mobiles qui avaient armé la main de l'assassin lui apparurent avec une lumineuse clarté...

— Misérable!... cria-t-elle. Vous êtes le dernier des misérables!...

Cette fois, Corson n'essaya plus de revenir sur son premier aveu; les précisions fournies par le faux Eric Dornier le confondaient. L'ingénieur-chef venait de consulter les papiers d'identité que venait de lui remettre le jeune homme. Il n'y avait désormais plus de doute possible concernant sa véritable identité...

— Mais enfin, hasarda pourtant Dick Renter, m'expliquerez-vous pourquoi vous vous êtes engagé depuis si longtemps parmi notre équipe? Car, si mes souvenirs sont exacts, vous êtes à l'exploitation depuis presque aussi longtemps que Gerald Forkner et sa fille?...

— Parfaitement exact... Je me suis engagé comme *lumberjack* tout simplement parce que je me doutais que Forkner constituerait un appât qui ne manquerait pas d'attirer les derniers survivants du *gang* de Pancorbo... Un jour ou l'autre, je supposais bien que le vengeur retrouverait la trace du dénonciateur et lui ferait payer cher sa trahison!...

— Et jamais Gerald ne s'est douté un seul instant? interrogea Renter.

— Jamais!... J'avais travaillé déjà dans des exploitations de ce genre et je n'étais pas un novice... Je suis parvenu à gagner la confiance de Gerald et de sa fille...

— Pourtant, il me semble que certains incidents se sont produits entre vous deux à propos de miss Forkner?...

L'inspecteur hésita pendant quelques instants avant de répondre, il comprenait en effet combien s'affirmait profonde la confusion de Priscilla. Pourtant il se résigna à parler :

— Il est vrai!... J'étais venu parmi vous pour jouer mon rôle de *lumberjack*, j'espérais patienter et arrêter tôt ou tard le vengeur de Pancorbo; malheureusement Corson avait bien calculé sa manœuvre... Il se fit envoyer à Ruby, auprès du shérif, par ses chefs de Seattle... Et c'est au cours d'une prétendue tournée d'inspection qu'il réussit à se faufiler jusqu'à nos coupes... Il avait appris que Gerald Forkner s'était réfugié dans ces parages... Il vint donc rôder autour de nous, espionnant avec insistance et attendant le moment propice pour exécuter son criminel dessein. Et l'occasion tant espérée se présenta quand Gerald s'en revint seul. Corson, qui s'était dissimulé aux limites de la clairière, se précipita sur lui par derrière... Surpris, Forkner se laissa prendre sa hache qui devait devenir l'arme du crime, et en peu de temps il s'écroulait, le crâne fendu, sans avoir pu proférer un seul appel...

Corson n'essaya toujours pas de nier, les *lumberjacks* attendaient, immobiles, profondément impressionnés par le récit du jeune homme. Priscilla s'était effondrée sur un tronc d'arbre abattu près de la cache. De grosses larmes perlaient entre ses longs cils à cette dramatique évocation...

— Mais Forkner n'était pas seul, poursuivit le pseudo-Eric Dornier, Bing l'accompagnait... En voyant tomber son maître, le courageux animal bondit sur Corson... Armé de sa hache, le misérable n'eut pas de peine à frapper son intempestif adversaire et à le laisser pour mort dans la clairière... Vous savez le reste... Soucieux de faire retomber sur moi les soupçons, Corson, profitant des exigences de sa mission et de l'enquête que lui avait fait engager Bert Cork, le shérif de Ruby, n'hésita pas à commettre un nouveau crime destiné à orienter vers moi les soupçons. Au cours d'une visite qu'il m'a-

vait rendue, tout en poursuivant son enquête, il avait réussi à s'emparer de mon couteau de chasse. L'arme était déposée sur ma table. Il s'y assit et, tout en parlant, réussit à subtiliser l'instrument de son second crime... Profitant de ce que Larkey, rendu furieux par sa jalousie et par son désir ardent de me compromettre, rôdait dans le voisinage, il surprit le malheureux par derrière, puis, après l'avoir poignardé sauvagement, il souleva son cadavre et le lança à l'intérieur du glissoir où les troncs dévalaient avec une rapidité foudroyante... Ce fut alors que Bob Snicky découvrit le corps qui venait d'effectuer un plongeon dans la Columbia. Et pendant que l'annonce de ce nouveau forfait provoquait dans l'exploitation le trouble et le désarroi que vous savez, le criminel avait tout le loisir de s'écarter suffisamment pour n'être point soupçonné... Il s'en revint à l'exploitation, prétextant une inspection dans la forêt... Vous savez ensuite avec quel cynisme il s'est acharné à faire retomber sur moi toute la responsabilité... Peut-être serait-il parvenu à vous convaincre tous, en dépit des excellentes relations que nous avons toujours entretenues, si Bing n'était ressuscité fort à propos!

Brent s'interrompit de parler, des exclamations effarées partirent tout autour de lui... Profitant de ce que l'attention se trouvait momentanément détournée de lui, Corson, d'une double poussée, venait de renverser les deux *lumberjacks* qui l'encadraient, puis, profitant de la confusion que suscitait son audacieuse tentative, il piquait en courant à toutes jambes à travers les arbres...

CHAPITRE X

JUSTICE !

— Arrêtez-le!... Il s'enfuit!...

Revenus de leur surprise, les *lumberjacks* se regroupaient maintenant, mais Brent, comprenant au premier coup d'œil la situation, n'attendit pas qu'ils fussent tous rassemblés pour agir... Pestant contre son imprudence

de n'avoir pas passé les menottes aux poignets du prisonnier, il siffla Bing, puis, lui désignant la direction dans laquelle venait de disparaître le fugitif :

— Cherche, vieux camarade!... Retrouve-le!... Kss!... Kss!...

En quelques instants, l'animal bondit et partit en flairant attentivement le sol; sans chercher à adresser un seul mot à ses voisins, l'inspecteur se baissa et s'empara du Colt que Corson avait laissé tomber peu de temps auparavant au cours de la lutte acharnée qu'ils s'étaient livrés l'un et l'autre, puis, précédant Renter et ses hommes qui se bousculaient en criant, il s'élança sur les traces du chien-loup...

Une autre chasse à l'homme s'engagea, mais, cette fois, Brent était chasseur et non plus gibier; fonçant à travers les halliers, et repérant facilement la piste que le fuyard avait laissée derrière lui, il avançait, animé par une ardeur irrésistible... Sa persévérance et son inlassable patience allaient enfin recueillir leurs fruits. Le faux policier était aux abois, il demeurerait décidé à ne point le laisser s'échapper!...

Corson courait droit devant lui, la crainte du châtiment décuplait ses forces... Le coup de théâtre qui venait de se produire devant la cache avait détruit complètement les plans du coquin, qui espérait bien pouvoir profiter de la confusion provoquée par l'arrestation d'Eric Dornier pour s'esquiver et écarter toute responsabilité dans le double crime... Cette fois, tout s'écroulait, seule son audacieuse rapidité lui avait permis d'échapper à ses gardiens...

Pendant combien de temps le misérable s'éloigna-t-il ainsi? Il ne put s'en rendre compte. Parfois, épuisé, il s'arrêtait pour souffler un peu, mais la voix de l'inspecteur lui parvenait, implacable. Inlassablement, Brent incitait Bing à se lancer à la recherche du fugitif. De menaçants grondements indiquaient à Corson que le chien-loup s'obstinait sur ses traces. Le souvenir de la lutte atroce qu'il avait récemment soutenue contre la bête lui donnait des ailes. Coûte que coûte, il voulait échapper au châtiment!...

Cependant, en dépit des efforts répétés de l'assassin et de la hâte qu'il mettait à échapper à ses adversaires, l'hallali approchait. A tout moment il semblait que la forêt voulût se mettre à l'unisson des justiciers pour

retarder l'avance du fugitif, les ronces s'accrochaient autour de ses jambes. Quatre fois, perdant l'équilibre, il s'étala de tout son long sur le sol, quatre fois, animé par une force surhumaine, il se releva, les mains et les genoux en sang...

Eperdu, Corson voyait maintenant approcher l'heure du châtiment; les aboiements de Bing, auxquels se mêlaient depuis un moment ceux de ses quatre congénères, lui démontraient que la chasse prenait une envergure de plus en plus défavorable... La sueur ruisselait sur son visage, ses vêtements, lacérés par les épines et par les ronces, pendaient en loques. Une exclamation étouffée échappa au bandit. Il sentait que ses forces l'abandonnaient, qu'il n'aurait pas l'énergie nécessaire pour parcourir encore quelques centaines de mètres.

Anéanti, Corson s'adossa contre un pin. Sous le couvert les rumeurs menaçantes et les appels redoublaient. Et déjà il se voyait déchiqueté par les terribles crocs des chiens quand, en se tournant sur sa gauche, il aperçut une ligne sombre qui apparaissait vaguement entre les arbres...

— Le glissoir!... balbutia le fugitif.

Un éclair brilla dans les yeux du bandit... Le glissoir était à moins de cent mètres de là. Dans un suprême effort, il lui serait peut-être possible de le rejoindre, de s'y hisser... Ensuite, il se laisserait glisser le long de ce toboggan à la pente de plus en plus inclinée... A une vitesse foudroyante, il s'en irait plonger dans la Columbia...

L'entreprise n'était point sans risque, certes, pourtant Corson n'avait pas à hésiter, c'était là la seule chance qui lui restât d'échapper au châtiment. Dominant l'engourdissement qui commençait à lui paralyser les membres, il se remit à courir à toutes jambes... A deux reprises il entendit en direction du glissoir un grondement sourd lui annonçant le passage de troncs d'arbres que les *lumberjacks*, occupés à défricher les crêtes de la colline, envoyaient à la rivière après les avoir dépouillés de leurs branches...

— Il est à nous! courage, Bing!...

La voix de Brent parvint à Corson; alors, dans un dernier effort, il atteignit l'échafaudage de madriers qui supportait le toboggan du glissoir. En quelques instant, il se suspendit à une poutre, puis, animé par

sa volonté farouche d'échapper à tout prix, il esquissa un rétablissement. Un hurlement de joie lui échappa quand il se sentit tomber, puis glisser à l'intérieur... Cette fois, ni le policier, ni la meute ne pourraient parvenir à le rattraper. Avant qu'ils aient pu rejoindre l'endroit où il s'était juché à l'intérieur du glissoir, emporté par son poids à une allure de plus en plus accélérée, il s'en irait plonger dans la rivière à un demi-mille de là; ensuite, en bon nageur qu'il était, il s'efforcerait de rejoindre la rive opposée de la Columbia...

Corson n'eut pas le temps de réfléchir, il se sentait emporté comme dans un rêve. De chaque côté de lui, le décor farouche de la forêt filait avec une vertigineuse rapidité. Il eût voulu se retenir maintenant que cela lui eût été impossible; emporté par son élan, il filait...

Tout à coup, dominant les appels répétés qui s'élevaient dans la forêt, un grondement sourd parvint aux oreilles du fugitif... Le bruit se produisait derrière lui, et, tout de suite, il comprit ce dont il s'agissait... Les *lumberjacks* envoyaient vers la rivière un nouveau tronc d'arbre...

Alors, dans l'espace d'un éclair, Corson entrevit l'effroyable danger qu'il courait... Le tronc d'arbre, beaucoup plus lourd, arrivait sur lui avec une vitesse encore plus grande que celle à laquelle il était emporté. S'il ne parvenait pas à devancer l'arbre et à plonger avant lui, il serait écrasé comme un fétu au passage de l'énorme masse...

La chute se prolongea le long du glissoir; déjà, tout en continuant sa périlleuse descente, Corson apercevait entre les arbres la surface miroitante de la rivière... Mais le tronc d'arbre, plus rapide, arrivait sur lui... Avant même de pouvoir exécuter le plongeon libérateur, l'homme fut rejoint. Un hurlement terrible se perdit au milieu du fracas que provoquait l'arbre au cours de sa randonnée. Et, trois secondes plus tard, ce ne fut plus qu'un corps broyé horriblement qui s'effondra dans les flots écumeux...

Deux heures plus tard, un *lumberjack* qui participait aux recherches engagées pour retrouver l'assassin, repêcha avec son *peavy* (1) le cadavre disloqué de Cor-

(1) *Pic destiné à accrocher le bois.*

Bon... Aussitôt il s'en fut donner l'alarme à Brent et à ses auxiliaires qui continuaient de chercher vainement dans le voisinage du glissoir. L'inspecteur s'en fut en courant vers la rive, et tout de suite il identifia le criminel... Le masque horriblement convulsé de Corson exprimait une terreur profonde... Les yeux démesurément ouverts ne voyaient plus...

Larsen et ses camarades accouraient... Les uns après les autres, ils se découvrirent en présence du corps du misérable... Bing voulait venir flairer, il fallut que les *lumberjacks* l'écartassent pour l'empêcher de déchirer la dépouille sanglante de son ennemi vaincu...

— Justice est faite!...

Brent, incliné auprès du cadavre, murmura ces paroles à mi-voix, puis, comme Renter intervenait à son tour, il lui montra le corps de Corson et lui demanda de le faire transporter sur une civière à l'exploitation toute proche. L'ingénieur en chef accéda sur-le-champ à son désir. Au milieu d'un profond silence, le groupe se forma derrière le corps...

Le lendemain même de ce terrible drame, Dick Renter reçut la visite de l'inspecteur :

— Ma tâche est accomplie, monsieur Renter, déclara simplement Brent. Maintenant, à mon grand regret, il me va falloir prendre congé de vous!...

— Comment, vous nous quittez déjà? protesta l'ingénieur qui semblait douloureusement affecté par cette annonce. Votre contrat, pourtant, vous liait à nous jusqu'en octobre!...

— Il se peut, monsieur Renter, mais un autre contrat, plus impérieux celui-là, me commande de rejoindre Chicago dans le plus bref délai... Corson étant abattu, ma mission est accomplie... Pendant près de trois ans j'ai attendu la victoire... Elle est enfin venue. J'eusse préféré triompher pourtant avant la mort de Forkner... Jamais je ne me consolerais de n'avoir pu protéger efficacement le malheureux!...

— Rassurez-vous, monsieur Brent, je sais que vous avez fait tout votre devoir!...

L'inspecteur se retourna, surpris. Il était si occupé à parler à Renter qu'il n'avait pas vu une nouvelle personne pénétrer dans la pièce...

— Comment! c'est vous, miss Forkner? balbutia-t-il. Et vous partez aussi?

Tout en prononçant ces mots, le policier désignait le costume noir qu'arborait la jeune fille et la valise qu'elle portait à la main. Très simple, sous les voiles de deuil qui lui dissimulaient en partie le visage, Priscilla s'efforçait de dominer l'émotion très forte qui l'étreignait :

— Il faut que je parte, déclara-t-elle simplement. D'ailleurs, je n'ai plus rien à faire ici... Je n'ai plus personne au monde!...

— Pardon! ce n'est pas gentil ce que vous avez dit là, objecta Brent. Oubliez-vous les propos que nous échangeons naguère?...

— L'homme qui me parlait de la sorte s'appelait Eric Dornier, il était un simple *lumberjack*!... Vous savez aussi bien que moi qu'Eric Dornier est mort désormais!...

— Mais si Brent vous disait exactement les mêmes paroles que Dornier, s'il vous priait de l'accompagner, de refaire avec lui une nouvelle existence, de devenir enfin la reine de son foyer, que répondriez-vous?...

Les regards de l'inspecteur s'attardèrent à cet instant sur sa voisine avec une profonde angoisse. Il semblait certes plus ému qu'au moment où il affrontait impitoyablement Corson. Mais sans doute, sur son masque altéré par l'inquiétude, Priscilla sut-elle lire ses plus secrètes pensées; elle esquissa un faible sourire :

— Comment!... balbutia-t-elle. Vous pensez que l'inspecteur Brent accepterait de me parler comme me parlait le *lumberjack* Dornier?...

— Non seulement je le pense, Priscilla, repartit le policier, mais vous m'en voyez absolument convaincu!...

Brent tendait les bras; l'orpheline, qui venait de déposer sa valise, n'attendit plus pour venir se blottir contre sa robuste poitrine; cependant, au bout de quelques instants, elle se redressa, confuse... Toute à son émotion et à son désarroi, elle avait oublié la présence de l'ingénieur en chef...

— Mon Dieu!... Monsieur Renter!... murmura-t-elle, rougissante.

L'ingénieur se leva en souriant et la rassura d'un geste :

— Soyez tranquille et remettez-vous, miss Forkner. Vous voyez en moi un homme bien heureux de cette conclusion!... Elle me console du regret très vif que

j'éprouve à me séparer de vous deux... Vos misères touchent définitivement à leur terme!... Je connais Dornier... ou plutôt Brent... En compagnie de ce double personnage, je suis persuadé que vous trouverez facilement le chemin du bonheur!...

FIN

Pour paraître samedi prochain :

Un coup de fusil

Roman policier inédit

par PAUL MARAUDY

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
votre marchand de journaux habituel

PETIT ROMAN POLICIER

du **DRAME**,

du **MYSTERE**,

de **l'ANGOISSE**,

de **l'INTERÊT**

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en 4 couleurs

0.50

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.